

CINQUANTE FEMMES DANS L'HISTOIRE DE NEUCHÂTEL

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Un projet de la Ville de Neuchâtel, porté par le Dicastère de la famille, de la formation, de la santé et des sports et par le Dicastère de la culture, de l'intégration et de la cohésion sociale

Recherche et rédaction : Institut d'histoire de l'Université
de Neuchâtel

Supervision par un comité scientifique

www.neuchatelville.ch/50-femmes



Avant-propos

Cilette Ofaire, Cécile Cellier, Anne-Françoise Perret-Gentil-dit-Maillard ou encore Marie Favre-Guillarmod : des noms qui parleront peut-être à un certain nombre d'initié-e-s, mais sans doute pas autant que Nicolas Bouvier, Charles Ferdinand Ramuz ou Louis Favre, des personnalités connues à divers degrés, dont la mémoire subsiste dans l'espace public grâce à des noms de rues ou d'institutions. A Neuchâtel, il n'y a pas dix noms de rues portant un nom de femme, alors que près de 60 hommes sont honorés. En 2024, cette anomalie choque. Non qu'il faille comparer ou opposer les talents et les destinées de ces hommes et de ces femmes, ou que certains honneurs ne soient pas mérités. Ce qui heurte les sensibilités d'aujourd'hui, et qu'il convient de réparer au plus vite, c'est le peu de place accordée aux femmes par la postérité. A Neuchâtel comme ailleurs en Suisse romande, elles ont marqué la vie de la cité, de la région ; elles se sont distinguées sur les plan artistique, culturel, politique, associatif, elles ont milité pour une meilleure égalité des chances ; certaines ont même imposé leur pouvoir quand l'épée faisait la loi ; d'autres ont été victimes de préjugés, de folie collective ou du mépris de genre.

Les autorités communales de Neuchâtel, souhaitant que toute la lumière soit faite sur le passé - un passé assumé qu'il ne s'agit pas d'effacer - ont entamé des réflexions il y a plusieurs années déjà, dans le but de mieux faire connaître l'histoire de ces femmes et de ces hommes, souvent oublié-e-s ou « invisibilisé-e-s », qui ont contribué à façonner notre société. En corollaire, il s'agit de rendre l'espace public plus accessible et plus inclusif : chacune et chacun, d'où qu'il ou elle vienne, quelles que soient ses opinions ou sa religion, doit pouvoir se sentir respecté-e, accueilli-e et membre d'une seule et même société riche de ses diversités. Dans cette perspective, les pouvoirs publics ont le devoir de rendre les rues, les places et l'ensemble des marqueurs symboliques qui s'y rattachent, à l'image du pluralisme culturel et social de notre société.

En 2018 déjà, la Ville de Neuchâtel avait, avec l'accord de l'Université, renommé la place Louis-Agassiz du nom de Tilo Frey, première femme neuchâteloise, afro-descendante, à avoir siégé au Parlement fédéral. Un débat public s'était engagé, précédant de peu celui sur la statue de David de Pury en 2020. Rappelons le contexte : deux pétitions demandaient, l'une d'ôter la statue de ce négociant controversé pour son rôle dans la traite des esclaves, l'autre son maintien. La Ville a choisi de ne pas retirer ce monument, l'accompagnant d'une plaque explicative traduite en douze langues sur internet, et d'interventions artistiques questionnant le rôle de ce bienfaiteur, embarrassant à certains égards.

L'action de la Ville s'est déployée au-delà du monument de Pury pour répondre à ces préoccupations sociales. Un parcours pédagogique intitulé « Neuchâtel empreintes coloniales » a par exemple été inauguré, de même qu'une nouvelle exposition permanente au Musée d'art et d'histoire, intitulée « Mouvements ». Un projet de recherche historique sur le passé colonial a été lancé par l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel, financé par le Fonds national suisse.

Dans le même élan, la Ville a initié un projet original, celui de réunir une base de données comportant des notices de femmes neuchâteloises remarquables, absentes de l'espace public. L'idée répond à deux objectifs : rééquilibrer la représentation des genres dans la connaissance du passé et fournir de la matière à de futurs noms de rues et de places. Il reste en effet à Neuchâtel des rues sans nom, et des places qui peuvent naître de projets urbanistiques. Un processus jamais anodin et qui doit se faire en concertation avec les héritiers de la famille et la population du quartier. C'est ainsi qu'en 2023, anticipant la publication de ces notices biographiques, la Ville a attribué la place sans nom au sud du collège latin à Agota Kristof. La pose de la plaque a donné lieu à un événement organisé durant la Semaine de l'Europe avec le concours de membres et proches de la famille de cette autrice de réputation internationale, et en présence de nombreuses et nombreux invité-e-s.

Mais revenons au projet des notices : en 2022, la Ville demandait à l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel de mener des recherches et de rédiger 50 notices de femmes ayant marqué Neuchâtel. Pas seulement des femmes aux parcours exceptionnels, mais aussi des anonymes ou des plus modestes, témoignant de la diversité de ces destinées féminines. Ce travail, accompli par une étudiante de Master, Fiona Silva, encadrée par sa professeure, la directrice de l'Institut d'histoire Kristina Schulz, ainsi qu'un comité scientifique*, a nécessité un très grand travail de fond : il fallait en effet retrouver des personnalités dissimulées en creux dans les archives. Si Tilo Frey, Agota Kristof ou, à une autre époque, Isabelle de Neuchâtel sont aujourd'hui connues, c'est beaucoup moins le cas de Marie Junet, « sorcière » exécutée à Valangin, Lina Bachmann, paysanne ayant tenu un journal ou Anna Cellerini dalle Vedove, dont le récit témoigne du sort peu enviable réservé aux Italien-ne-s en Suisse dans les années 1960.

Le projet des notices biographiques a été porté par le Dicastère de la famille et de la formation et par le Dicastère de la culture et de la cohésion sociale de la Ville de Neuchâtel. Ces notices, d'environ 1'000 à 2'000 caractères, sont dès à présent mises à la disposition du public à travers le site internet de la Ville. On y trouvera aussi les références bibliographiques. Chaque notice sera publiée dans le journal officiel N+, accompagnée d'un portrait illustré par la dessinatrice neuchâteloise Agathe Borin. Nous espérons que vous aurez plaisir à découvrir ces destins, qui recouvrent les périodes du Moyen Age, de l'époque moderne et de notre monde contemporain et que, comme nous, vous apprécierez la richesse de ces vies aux mille et unes facettes : victimes, souvent mais pas seulement ; fortes et pleines de ténacité à réitérées reprises pour renverser l'ordre établi ou briser le plafond de verre ; actives, créatives, faisant bouger les lignes et contribuant à faire advenir un monde moins exclusivement masculin, voilà leur point commun à toutes.

Ces vies, nous l'espérons, donneront de l'inspiration aux filles, qui doivent encore se battre pour être reconnues à leur juste valeur, dans leurs études, dans leur carrière. La Journée internationale des droits des femmes, qui a lieu

au moment où nous lançons la publication de ces notices, est là pour rappeler que de nombreux combats restent à mener, ici et dans le reste du monde, mais que les injustices de genre ne sont pas une fatalité.

Nous tenons à remercier chaleureusement l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel, en particulier Kristina Schulz et Fiona Silva, pour leur engagement dans cette recherche, ainsi que le comité scientifique pour ses conseils et sa relecture extrêmement minutieuse des notices, garantissant leur solidité scientifique. En outre, nous adressons notre sincère reconnaissance à Marc Perrenoud, Brigitte Studer, Chantal Lafontant Vallotton pour leur investissement en temps et en énergie, de même qu'à Sarah Kiani, Anne-Lise Veya et Gianni D'Amato.

Nous vous souhaitons une agréable lecture !

Neuchâtel, le 5 mars 2024

Nicole Baur

Conseillère communale en charge de la famille, de la formation, de la santé et des sports

Thomas Facchinetti

Conseiller communal en charge de la culture, de l'intégration et de la cohésion sociale

* Composition du comité scientifique :

- Marc Perrenoud, historien, ancien collaborateur scientifique au Département fédéral des affaires étrangères, a participé à différents projets de recherches historiques (Documents diplomatiques suisses, Dictionnaire historique de la Suisse) et a été conseiller scientifique de la « Commission Bergier »
- Brigitte Studer, professeure émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Berne, spécialisée notamment en histoire des femmes et du genre
- Chantal Lafontant Vallotton, Codirectrice du Musée d'art et d'histoire et conservatrice du département historique
- Sarah Kiani, maître-assistante en études genre à l'université de Neuchâtel
- Anne-Lise Veya, archiviste à la BPUN (jusqu'en janvier 2024), membre du projet Wikineocomensia
- Gianni D'Amato, professeur à l'Institut Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population

Table des matières

Hélène Dubied-Chollet, 1926-2018.....	9
Sophie Piccard, 1904-1990.....	10
Elisabeth Huguenin, 1885-1970.....	11
Jenny Humbert-Droz, 1892-2000.....	12
Isabelle de Neuchâtel, 1335-1395.....	13
Monique Laederach, 1938-2004.....	14
Agota Kristof, 1935-2011.....	15
Emma Porret, 1879-1943.....	16
Janine Robert-Challandes, 1913-2001.....	17
Dorette Berthoud, 1888-1975.....	18
Lina Bachmann, 1864-1945.....	19
Cilette Ofaire, 1891-1964.....	20
Pierrette Favarger, 1924-2015.....	21
Jeanne Lombard, 1865-1945.....	22
Anne-Lise Grobéty.....	23
Julie Bondeli, 1732-1778.....	24
Anne-Geneviève de Bourbon Condé, 1619-1679.....	25
Eugénie Goldstern, 1884-1942.....	26
Marguerite Evard, 1880-1950.....	27
Cécile Cellier, 1872-1956.....	28
Marie de Savoie, 1463-1511.....	29
Denyse Reymond, 1925-2006.....	30
Anne-Françoise Perret-Gentil-dit-Maillard, 1900-1993.....	31
Arlette L., 1912- ?.....	32
Denise Berthoud, 1916-2005.....	33
Marie Humbert-Droz, 1819-1888.....	34
Denise de Montmollin, 1919-2009.....	35
Michèle Rubli, 1951-1996.....	36
Ruth Schaer-Robert, 1915-2008.....	37
Les Marmettes.....	38
Elisabeth Borel, 1882-1955.....	39
Gouvernantes neuchâtelaises.....	40
Marie Favre-Guillarmod 1824-1871.....	41
Ruth Gagnebin-Schmid, 1921-2006.....	42

Tricoteuses	43
Emilie Guinand, 1914-2007	44
Veuve Fauche-Borel	45
Elise Kiener 1853-1919	46
Dentellières	47
Les ouvrières Suchard.....	48
Marie Junet, 1599-1667	49
Marianne Menghini, 1939-1997.....	50
Les Pinceuses.....	51
Anna Vedove dalle Cellerini, 1942-2004	52
Marie de Bourbon-Saint-Pol, 1539-1601	53
Tilo Frey, 1923-2008.....	54
Elisabeth Hoeter, 1910-1954.....	55
Marthe Robert, 1888-1973.....	56
Savitri Khanolkhar, 1913-1990	57
Marthe de Maday, 1882-1914, et André de Maday, 1877-1958	58

Hélène Dubied-Chollet, 1926-2018

Hélène Dubied-Chollet naît dans une famille vigneronne de Colombier en 1926. Elle commence son activité politique à la fin des années 1950 au sein du Parti socialiste et milite pour le suffrage féminin et l'égalité homme-femme. Elle est secrétaire de la commission cantonale neuchâteloise des femmes socialistes et caissière de l'Association suisse pour le suffrage féminin, pour la section de Colombier et environs. Elle mène de front sa vie familiale, son métier de secrétaire à mi-temps dans une étude d'avocat-notaire et son engagement politique, à une époque où il est encore rare de voir des femmes sortir de leur foyer pour militer politiquement. Elle reçoit des lettres qui prétendent qu'« une femme n'a rien à faire dans un Conseil général, mais doit rester à la maison avec ses enfants ». Après l'obtention du droit de vote et d'éligibilité des Neuchâteloises en 1959, elle peut enfin se présenter au Conseil général de Colombier. Le 8 mars 1960, à 34 ans, elle devient la première femme élue en Suisse dans un corps législatif. Elle devient aussi la première présidente du Conseil général de Colombier pour la législature 1970-1971.

Sources

La Sentinelle, 5 mars 1960.

La Sentinelle, 28 octobre 1964.

La Sentinelle, 19 avril 1969.

La Sentinelle, 30 avril 1969.

La Sentinelle, 7 octobre 1970.

FAN, 26 juin 1970.

L'Impartial, 7 février 1996.

Le Point, juin 2010.

RTN, 31 mai 2018.

Sur elle (sélection)

Guillaume-Gentil, Marianne, « Dubied-Chollet, Hélène : Militante jusqu'au bout », *Socialistes.ch. Parti Socialiste Suisse*, n.d. <https://www.sp-ps.ch/fr/helene-dubied-chollet-militante-jusquau-bout/>. Consulté le 17 mars 2023.

Sophie Piccard, 1904-1990

Sophie Piccard est née à Saint-Pétersbourg le 27 septembre 1904. Vaudois émigré en Russie, son père y rencontre Eulalie Güé qu'il épouse en 1897. Le couple fait partie de l'intelligentsia. Son père devient professeur à l'Université de Smolensk en 1921. La révolution bolchevique de 1917 a des conséquences dramatiques : un frère et une sœur de Sophie Piccard décèdent et quitte l'URSS avec ses parents pour s'installer en Suisse, où elle doit reprendre des études supérieures. Elle soutient sa thèse en mathématiques à l'Université de Lausanne en 1929, tandis que sa mère publie des articles dans la *Gazette de Lausanne* et des livres antibolcheviques sur la Russie. Dès 1929, les deux femmes résident à Neuchâtel. Dans des conditions précaires, Sophie Piccard travaille pour une compagnie d'assurances, puis pour le quotidien local. En 1936, elle commence à enseigner à l'Université de Neuchâtel qui la nomme professeure extraordinaire en 1938, avant d'accéder à l'ordinariat en 1943. Première femme de Suisse romande à obtenir ce titre, elle enseigne les mathématiques jusqu'en 1974 et devient une sommité reconnue sur le plan international.

Fonds d'archives

Fonds Sophie Piccard, Bibliothèque de la Ville, La Chaux-de-Fonds.

Fonds Eulalie Piccard, Bibliothèque nationale suisse.

Sur elle (sélection)

« Sophie Piccard », in : *Pionnières et créatrices en Suisse romande XIX^e et XX^e siècles*, Genève : Slatkine, 2004, pp. 302-305.

Moreillon, Simon, « Sophie Piccard (1904-1990) : mathématicienne passionnée », in : Tibère Adler, Verena Parzer et Claudia Wirtz (dir.), *Pionnières de la Suisse moderne : des femmes qui ont vécu la liberté*, Genève : Slatkine, 2014, pp. 159-163.

Zaslowsky, Sandrine, « Piccard, Sophie », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 18.01.2011. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/045160/2011-01-18/>. Consulté le 26.01.2024.

Elisabeth Huguenin, 1885-1970

Originaire du Locle, la pédagogue Elisabeth Huguenin s'engage dans le courant de l'éducation nouvelle qui, en Europe comme en Amérique du Nord, marque la première moitié du XX^e siècle. Née dans un milieu horloger, elle embrasse la carrière d'institutrice. Elle intègre l'Université de Neuchâtel où elle est l'une des rares étudiantes et se retrouve confrontée à des comportements misogynes. Elle y décroche sa licence en 1912. Dès 1915, elle tisse des liens forts avec Paul Geheeb, un précurseur dans le domaine pédagogique. Elle enseigne à l'École de l'Odenwald en Hesse (Allemagne), fondée sur les principes d'une éducation libre. L'ascension du régime nazi met l'école sous pression. Alors que l'institution est mise au pas, Elisabeth Huguenin assiste Geheeb dans des tentatives de relocalisation d'une partie des élèves et du corps enseignant. L'École d'Humanité ouvre à Versoix près de Genève, puis à Hasliberg dans le canton de Berne. Pédagogue passionnée, Elisabeth Huguenin s'engage pleinement aux côtés des pionniers, travaillant tant en France qu'en Allemagne. Elle dirige l'École Vinet de Lausanne et enseigne à l'École nouvelle de Bex. Au fil de ses expériences, elle documente sa vision pédagogique, notamment dans son ouvrage *La Coéducation des sexes*. Établie à Neuchâtel vers 1950, elle ouvre une consultation d'orientation professionnelle pour les femmes, l'éducation des filles étant une de ses priorités.

Fonds d'archives

Fonds Elisabeth Huguenin, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Fardel, Marie-Christine, *De l'errance et du chemin, de la raison et du cœur. Esquisse biographique d'Elisabeth Huguenin, 1885-1970*, Genève : Slatkine, 1998.

Laty, Charlotte Anne Deirdre, *Elisabeth Huguenin (1885-1970). Pédagogue exigeante et chrétienne engagée*, Mémoire de master, Université de Genève, Genève 2017.

Ruchat, Martine, « *Élisabeth H. Une femme comme les autres* », Genève : Slatkine, 2021.

Jenny Humbert-Droz, 1892-2000

Eugénie Perret, fille de pasteur à Môtier (Vully), puis à Corcelles, elle y est révoltée par les conditions imposées aux saisonniers italiens et aux ouvrières chocolatières. Sensible aux inégalités, elle lutte pour la paix, la justice sociale et les droits des femmes. Elle deviendra une des personnalités politiques féminines les plus exceptionnelles du canton. Sous le choc de la Première Guerre mondiale et aux côtés du Chaux-de-fonnier Jules Humbert-Droz qu'elle épouse en 1916, elle va s'engager dans le socialisme chrétien, dans le mouvement socialiste, dans le parti communiste, puis de nouveau socialiste et pour la cause des femmes. Après la nomination de Jules Humbert-Droz comme secrétaire du Comité exécutif de l'Internationale communiste, le couple s'installe à Moscou en 1921. Jenny Humbert-Droz, qui maîtrise le russe ainsi que d'autres langues et qui gère la vie quotidienne du couple et des deux enfants (nés en 1919 et 1922), sera également traductrice pour le département de presse de l'Internationale communiste. Ce sont des années rythmées par l'engagement internationaliste et de nombreux voyages. En désaccord avec la ligne politique de Staline dès 1929, Jules perd son poste de secrétaire de l'Internationale communiste, mais pourra quitter Moscou en 1931, afin de reprendre la co-direction du Parti communiste suisse. Les Humbert-Droz s'installent à Zurich. Jenny Humbert-Droz travaillera pour l'agence de presse du Komintern qui a dû fuir l'Allemagne nazie. Durant la guerre, le parti – interdit en 1940 – est traversé de conflits internes et le couple s'en fera exclure en 1943. Jenny Humbert-Droz et son mari adhèrent au Parti socialiste suisse. Elle est nommée présidente des Femmes socialistes de Zurich. A son retour dans le Canton de Neuchâtel, elle intègre le Parti socialiste chaux-de-fonnier et s'engage pour le droit de vote des femmes. Elle participe à la fondation de la Fédération romande des consommatrices et rédige plusieurs ouvrages historiques et biographiques.

Fonds d'archives

Fonds Jules Humbert-Droz, Archives privées de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Fonds Parti Socialiste des Montagnes Neuchâteloises, Archives privées de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Département audio-visuel de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

« Jenny Humbert-Droz », Entretien de 1978, édité en 2007 en DVD par l'association « Plans-Fixes »

Sur elle (sélection)

Jeanneret, Pierre, « Humbert-Droz, Jenny », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 04.10.2016. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/045361/2016-10-04/>. Consulté le 25.01.2024.

Perrenoud, Marc, « Jenny Humbert-Droz (1892-2000) et Jules Humbert-Droz (1891-1971), personnalités politiques », in : Schlup, Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, T. 5, *De 1950 au seuil du XXI^e siècle*, Hauterive : G. Attinger, 2008, pp. 171-175.

Studer, Brigitte, « Jenny Humbert-Droz, la dernière représentante d'une génération politique », *Le Temps*, 10 janvier 2000.

Pionnières et créatrices en Suisse romande XIX^e et XX^e siècles, Genève : Slatkine, 2004, pp. 192-199.

Isabelle de Neuchâtel, 1335-1395

Isabelle de Neuchâtel naît au sein de la famille comtale de Neuchâtel. À la mort de son père Louis de Neuchâtel, resté sans héritier mâle, elle devient comtesse en s'imposant face à sa sœur cadette Varenne, qui apparaît pourtant comme cohéritière dans le testament paternel. Isabelle de Neuchâtel poursuit une politique de maintien du pouvoir et agrandit son influence territoriale, notamment en dépouillant ses demi-frères bâtards des seigneuries de Rochefort et des Verrières. En 1377, elle entre en conflit avec sa belle-mère, Marguerite de Vufflens, accusée par les bourgeois de Boudry d'avoir bafoué leurs franchises. Soutenue par l'époux de sa défunte sœur, Isabelle lève une armée et assiège Boudry dont elle finit par s'emparer. En revanche, sa tentative de récupérer la seigneurie de Cerlier après la mort de son mari, le dernier comte de Nidau, échoue. Habile gouvernante, Isabelle de Neuchâtel réussit à maintenir l'unité du territoire neuchâtelois.

Fonds d'archives

Archives seigneuriales, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Bartolini, Lionel, « Neuchâtel, Isabelle de », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 04.11.2010. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/044489/2010-11-04/>. Consulté le 26.01.2024.

Monique Laederach, 1938-2004

Écrivaine, traductrice, critique, Monique Laederach est l'une des plus célèbres figures littéraires que le pays de Neuchâtel ait connues au XX^e siècle. Fille de pasteur, née en 1938 aux Brenets, elle grandit à Serrières. Elle se consacre dès son plus jeune âge à l'écriture et à l'exercice du piano. Abandonnant le projet d'une carrière musicale en faveur de la littérature, elle s'inscrit aux universités de Neuchâtel et de Lausanne et obtient une licence en 1974. Enseignante au Gymnase Numa-Droz, elle est l'auteure de poèmes, de romans, de pièces de théâtre et d'innombrables critiques littéraires parus dans la presse de Suisse romande. Ses œuvres sont récompensées par le Prix Schiller à trois reprises : en 1977, en 1982 et en 2000. Femme de lettres engagée, Monique Laederach considère l'écriture comme outil de changement social. Par le choix notamment de ses sujets, elle affirme l'existence d'une littérature féminine. Membre du groupe d'Olten, une association littéraire progressiste créée en 1970, Monique Laederach prend position par rapport aux actualités politiques de son temps à travers de nombreuses interventions publiques. Parfaitement bilingue, elle s'engage comme intermédiaire entre l'espace culturel germanophone et francophone en traduisant des œuvres littéraires d'autres auteurs. Elle meurt en 2004 à Pesex.

Fonds d'archives

Fonds Monique Laederach, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Source

FAN, 12 juin 1978.

Sur elle (sélection)

Bishop, Neil, « Féminité suisse : l'œuvre poétique et romanesque de Monique Laederach », *Présence francophone* 45, 1994, no° 117, pp. 117-132.

Calame, Caroline, « Monique Laederach, écrivaine, poétesse, traductrice (1938-2004) », in : Schlup, Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, T. 5, *De 1950 au seuil du XXI^e siècle*, Hauterive : G. Attinger, 2008, pp. 199-204.

Dubuis, Catherine, « Laederach, Monique », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 10.03.2009. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/007897/2009-03-10/>. Consulté le 13.01.2024.

Agota Kristof, 1935-2011

Agota Kristof, écrivaine, naît en Hongrie au milieu des années 1930. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle fuit son pays au moment de l'invasion des troupes soviétiques en 1956. Avec son mari et son premier enfant âgé de quelques mois, elle traverse l'Europe de l'Est avant d'arriver en Suisse. La famille s'établit à Neuchâtel. Agota Kristof travaille d'abord dans une usine d'horlogerie, une expérience dure et harassante, dont elle se souviendra comme une vie au « bain ». Elle apprend progressivement sa future langue d'adoption et d'écriture, le français, et obtient une bourse de l'Université de Neuchâtel, qui lui délivre le diplôme du séminaire de français. Elle connaît le succès littéraire avec son premier roman *Le Grand cahier*, premier tome de la *Trilogie des jumeaux*, qui sera traduit dans une trentaine de langues. Il est suivi par *La Preuve* et *Le Troisième mensonge*. Son œuvre, marquée par un style franc et sans compromis, lui vaut une reconnaissance internationale qui se matérialise par une série de prix littéraires, dont le Prix Schiller, le Ruban de la Francophonie ou encore le Prix de l'Etat autrichien pour la littérature européenne. Les relations de force et de violence ainsi que le déracinement – y compris sur le plan linguistique – constituent les thèmes principaux de son œuvre littéraire. Sa vie s'achève en 2011 à Neuchâtel.

Fonds d'archives :

Fonds Agota Kristof, Archives littéraires suisses.

Sur elle (sélection)

De Balsi, Sara, *Agota Kristof écrivaine translingue*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 2019.

Robert, Tiphaine, *Des migrants et des revenants : une histoire des réfugiées et réfugiés hongrois en Suisse (1956-1963)*, Neuchâtel : Alphil, 2021.

Emma Porret, 1879-1943

Née le 6 décembre 1879, « de bonne souche neuchâteloise » comme l'affirme *Le Mouvement féministe* du 8 janvier 1944, cette féministe de la première heure a consacré sa vie à la cause des femmes. Douée en langues, maîtrisant parfaitement l'allemand, l'italien et l'anglais, ainsi que le latin, Emma Porret compte parmi les pionnières dans le combat pour l'égalité et le suffrage des femmes en Suisse. À Neuchâtel, elle en est une figure de proue. Elle préside ainsi durant de longues années l'Union féministe pour le suffrage de la ville de Neuchâtel et siège dans les instances dirigeantes de l'Association suisse pour le suffrage féminin. Elle est cheffe de file de la campagne pour le droit d'éligibilité des femmes dans les commissions scolaires et dans les conseils de prud'hommes. Elle s'engage également dans la campagne pour le suffrage féminin au niveau cantonal, proposition rejetée par une majorité de 69 % de votants en 1919.

Licenciée ès lettres en 1904 de l'Académie de Neuchâtel (qui devient Université en 1909), Emma Porret travaille dès lors comme professeure dans les écoles secondaires du canton. Dans ce contexte, elle contribue à la fondation de nombreuses organisations professionnelles et d'entraide. Elle est également une des fondatrices de l'Association neuchâteloise des femmes universitaires et du Centre de liaison des Sociétés féminines neuchâteloises. Elle écrit pour le *Mouvement Féministe* et dans son pendant alémanique, le *Schweizerisches Frauenblatt*. Elle remplace, à partir de 1924, la Genevoise Emilie Gourd à la tête de la Chronique féministe internationale dans *l'Annuaire des femmes suisses*. Porret milite également dans l'Alliance des sociétés féminines suisses et s'engage dans les années 1930 dans le groupe de travail Femme et démocratie (Arbeitsgemeinschaft Frau und Demokratie), qui lutte contre la montée du fascisme et pour l'égalité. Emma Porret décède le 21 décembre 1943 à Neuchâtel.

Fonds d'archives

Fonds Section neuchâteloise de l'Association suisse pour le suffrage féminin, Archives de l'Etat de Neuchâtel.

Source

Gourd, Emilie et Evard, Marguerite, « In Memoriam Emma Porret », in : *Le Mouvement Féministe* 653, 1944, pp. 1-2.

Sur elle (sélection)

Studer, Brigitte, *La Conquête d'un droit. Le suffrage féminin en Suisse, 1848-1971*, Neuchâtel : Alphil, 2020, pp. 62-69 et p. 76.

Janine Robert-Challandes, 1913-2001

Janine Robert-Challandes fait partie des premières Neuchâteloises occupant des fonctions politiques après l'introduction du suffrage féminin dans le canton de Neuchâtel en 1959. Née dans une famille d'industriels horlogers de La Chaux-de-Fonds, elle y obtient en 1931 le baccalauréat littéraire au Gymnase, puis, en 1934, la licence en droit à l'Université de Neuchâtel. Enfin, deux ans plus tard, elle décroche son brevet. Consciente des discriminations subies par les femmes de son époque, Janine Robert-Challandes se consacre à la cause féministe. Avec d'autres femmes, elle fonde le bureau de consultations juridiques de l'Association suisse pour le suffrage féminin ainsi que celui de Pro Familia. Elle épouse Jean-Paul Robert, actuaire, puis directeur d'assurance, avec qui elle a quatre enfants. Ils s'installent à Berne. Quand le couple revient dans le canton en 1960, elle se lance en politique sous les couleurs du Parti libéral, devient conseillère générale (1964-1976), puis présidente du législatif de Saint-Blaise (1974-1975). De 1965 à 1981, elle est députée au Grand Conseil et œuvre en particulier pour la question de l'enfance, le travail féminin et l'égalité des chances en matière d'éducation pour les filles et les garçons. En 1975, Janine Robert-Challandes devient la première femme à présider le Grand Conseil neuchâtelois.

Fonds d'archives

Fonds Section neuchâteloise de l'Association suisse pour le suffrage féminin, Archives de l'État de Neuchâtel.

Fonds Janine Robert-Challandes, Archives de la vie ordinaire.

Sources

« Neuchâtel : Invasion féminine dans les législatifs ! », in : *Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses* 63, 1975, n° 9, p. 3.

Challandes, Janine, « Avoir confiance en notre identité et agir ! », in : *Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses* 65, 1977, n° 9, p. 8.

Dorette Berthoud, 1888-1975

Dorette Berthoud est une écrivaine neuchâteloise. Née Röthlisberger, elle poursuit des études à l'École secondaire, à l'École supérieure des jeunes filles, puis en littérature à la Sorbonne et à l'Université de Genève. Mère et épouse à dix-neuf ans, elle divise son temps entre sa famille et son travail d'écrivaine à Grand-Verger, près d'Areuse. Dorette Berthoud publie d'abord des nouvelles avant de faire paraître son premier roman : *Arthur Matthey maître d'allemand* (1927). En 1933, elle reçoit le prix de la Société des Gens de lettres de France pour *Faillir* ainsi que le prix d'honneur de la Fondation Schiller en 1940, pour *Vivre comme on pense*. Parallèlement à son activité romanesque, Berthoud dévoile un intérêt prononcé pour la recherche historique et biographique. Sa *Vie du peintre Léopold Robert*, publiée en 1934, est saluée par la Société suisse des écrivains. Elle consacre deux ouvrages à Benjamin Constant en 1943 et 1944. En explorant et en publiant des correspondances historiques, elle met en lumière les échanges entre différentes personnalités, comme le général de Montesquieu et Isabelle de Montolieu. Elle publie des articles dans la *Suisse Libérale*, la *Gazette de Lausanne*, le *Journal de Genève* et d'autres périodiques en Suisse et à l'étranger, notamment à New York et à Paris. Membre de la Société suisse des écrivains, elle est nommée en 1953 membre de son comité pour y représenter les femmes. En 1950, lors de la fondation de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens, elle est élue présidente.

Fonds d'archives

Fonds Dorette Berthoud, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Calame, Caroline, « Dorette Bethoud, femme de lettres (1888-1975) », in : Schlup, Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, T. 5, *De 1950 au seuil du XXI^e siècle*, Hauterive : G. Attinger, 2008, pp. 47-52.

Lina Bachmann, 1864-1945

Bernoise par ses parents, Lina Bachmann, née Maffli, travaille la terre dès son enfance dans la ferme de son père à Savagnier. En 1890, elle épouse Albert Bachmann et achète avec lui en 1893 un domaine à Boudevilliers. Le couple a huit enfants. Le 1^{er} août 1914, la paysanne commence à rédiger un journal, aujourd'hui conservé aux Archives de la vie ordinaire. Publié en 2015 par Berthe-Hélène Balmer, il constitue un témoignage unique de la vie quotidienne des paysannes lors de la Première Guerre mondiale. Lorsque les hommes sont mobilisés en août 1914, les femmes doivent les remplacer dans l'industrie et l'agriculture. Elles jouent ainsi un rôle central dans l'économie nationale. Lina Bachmann, dont le mari souffre d'une maladie chronique et dont les deux fils aînés sont mobilisés, doit subvenir aux besoins de sa famille dans des conditions toujours plus dures. Elle évoque les difficultés pour nourrir et prendre soin de la famille et de la ferme. Elle décrit les lourdes et multiples tâches quotidiennes. La prière, les rencontres de paroisse et les sermons du pasteur lui apportent du réconfort dans ce contexte difficile et inquiétant. En 1919, son journal s'achève avec les mots « je quitte mon journal ; pendant 5 ans j'y ai confié quelques secrets, maintenant, adieu, je n'en recommencerais plus, j'espère ne plus voir de guerre ». Elle décède en 1945 à Boudevilliers.

Fonds d'archives

Fonds Lina Bachmann, Archives de la vie ordinaire.

Source

Balmer, Berthe-Hélène, *Une femme dans la tempête - Août 1914*, Cormondrèche : Imprimerie de l'Ouest, 2015.

Cilette Ofaire, 1891-1964

Écrivaine, peintre, capitaine, Cécile Houriet, connue sous le nom de Cilette Ofaire, est une des figures féminines marquantes de la littérature de voyage du XX^e siècle. Née à Couvet, Cilette Ofaire fréquente d'abord l'École de commerce à Neuchâtel avant de se tourner vers les arts appliqués. Elle commence à travailler avec Clement Heaton, maître-verrier anglais installé à Corcelles, qui vient de réaliser la décoration de la cage d'escalier du Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel. Au sein de l'atelier, elle fait la rencontre de Charles Hofer, qu'elle épouse et dont elle porte désormais le nom francisé : Ofaire. Le couple s'installe à Paris mais, très vite, Charles Hofer s'engage comme volontaire dans l'armée française. Restée seule dans la capitale, Ofaire vit dans une grande pauvreté, tâchant de subsister en tricotant des chaussettes pour les soldats, comme elle le décrit plus tard dans un de ses romans. Charles Hofer revient brisé du front qu'il a déserté. Le couple s'installe d'abord à Genève, puis de nouveau à Paris. C'est au début des années 1920 que le couple décide de visiter l'Europe en péniche. Cilette Ofaire s'adonne à la peinture et expose ses esquisses et tableaux lors de leurs escales. Elle commence à rédiger un journal de bord qui alimente un récit autobiographique, *Le San Luca* (1934), publié quelques années plus tard. À sa parution, *Le San Luca* suscite des critiques enthousiastes des deux côtés de l'Atlantique. Au début des années 1930, les époux font l'acquisition d'un yacht à vapeur désarmé et sommairement rénové, *l'Ismé*. Quand le couple se sépare, Cilette Ofaire prend seule les commandes. Le destin de ce bateau – au centre d'un roman du même nom paru en 1940 – se termine sous les bombes de l'armée franquiste en 1936. Capitaine sans embarcation, Cilette Ofaire s'installe alors dans la région de Toulon, où elle continue à écrire. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, elle s'établit à Sanary-sur-Mer. Affaiblie par des problèmes de santé et d'ordre matériel, elle y meurt en 1964, non sans avoir achevé son dernier livre : *La place ou Les rigueurs d'Adèle* (1961).

Fonds d'archives

Fonds Cilette Ofaire, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Jakubec, Doris, « Ofaire, Cilette », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 23.11.2010. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016149/2010-11-23/>. Consulté le 27.01.2024.

Linsmayer, Charles, « Das Wagnis, aus dem Schneckenhaus zu kriechen. Cilette Ofaire, ihr Leben, ihr Werk. Nachwort », in : Cilette Ofaire, *Ismé, Sehnsucht nach Freiheit*, Frauenfeld : Verlag Huber, 1988, pp. 408-471.

Pierrette Favarger, 1924-2015

Native de Vevey, s'étant formée à la céramique à Berne et à la sculpture à Genève, Pierrette Favarger décide, à l'âge de 36 ans, de vivre dans le canton de Neuchâtel, dans le château de Peseux d'abord, puis – pendant une partie de l'année – dans une ferme à La Côte-aux-Fées et enfin en ville de Neuchâtel.

Fille d'un ingénieur topographe et d'une libraire, Pierrette Favarger suit, après sa scolarité, une formation de céramiste à l'École d'arts visuels à Berne, puis de sculpture à l'École des beaux-arts de Genève. Elle ouvre son premier atelier à Berne en 1951. Elle acquiert très vite une reconnaissance publique en gagnant des prix : la médaille d'argent au Festival international de la céramique à Cannes (1955) et le prix fédéral des arts appliqués (1956) ; la jeune femme reçoit également de nombreuses invitations à participer aux expositions en Suisse et à l'étranger. Après son mariage en 1956 avec l'écrivain et enseignant en littérature comparée Manfred Gsteiger, elle ouvre un atelier à Peseux en 1960, puis à Neuchâtel. Au début des années 1970, elle fait avec ses deux enfants des séjours prolongés aux États-Unis, son mari étant invité à l'Université d'Urbana, en Illinois. En 1975, le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel accueille une exposition des œuvres de Pierrette Favarger. Zurich, Yverdon et d'autres lieux en Suisse et à l'étranger feront de même. Une seconde exposition temporaire lui est consacrée à Neuchâtel en 1999. Ses œuvres, notamment celles en terre cuite, se distinguent par l'originalité et la simplicité de leurs formes. La figure humaine est souvent au cœur de ses créations, qui témoignent d'une pleine maîtrise de la technique céramique. Favarger intègre dans la terre des matériaux – textiles, plumes, fourrure - qui ne supportent pas les hautes températures, donnant à son œuvre une dimension unique. Le façonnage et la cuisson étant considérés pendant longtemps comme des domaines masculins, Pierrette Favarger est une des pionnières dans l'usage artistique de la céramique en Suisse.

Fonds d'archives

Fonds Pierrette Favarger, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sources

L'Express, 16 mars 1990.

L'Express, 5 juin 1999.

L'Express, 7 juin 1999.

L'Express, 7 mars 2015.

« Pierrette Favarger, céramiste », in : *Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses* 65, 1977, n° 9, p. 8.

Sur elle (sélection)

Baeriswyl-Descloux, Michèle, « Favarger, Pierrette », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 27.02.2015. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/002845/2015-02-27/>. Consulté le 20.01.2024.

Schnyder, Rudolf, « Pierrette Favarger et son œuvre », in : Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, *Pierrette Favarger. Catalogue d'exposition*, Hauterive : G. Attinger, 1999, pp. 9-36.

Jeanne Lombard, 1865-1945

Sculptrice et peintre, Jeanne Lombard est une des rares femmes en Suisse à avoir atteint une renommée dans le monde de l'art au XIX^e et au début du XX^e siècles. Née au Grand-Saconnex (GE) en 1865 et fille d'un pasteur français elle a huit ans, quand la famille s'installe dans le canton de Neuchâtel, après plusieurs années passées dans le sud de la France. Sa formation artistique débute en 1879 à Auvernier dans l'atelier du sculpteur-médailleur Fritz-Ulysse Landry, puis à Neuchâtel dans l'atelier de Gustave Jeanneret. Elle se forme ensuite auprès d'un peintre portraitiste à Lyon dans l'atelier de Jean-Louis Loubet puis à Paris, notamment à l'académie Julian. De retour en Suisse, Jeanne Lombard développe une activité de peintre d'histoire, à une époque où les femmes artistes s'expriment surtout dans des genres perçus comme mineurs. Le protestantisme et la persécution des Huguenots en France inspirent sa production. Cette thématique la conduit dans le sud de la France pour des recherches historiques. La jeune femme s'approprie également l'art du portrait avec beaucoup d'habileté. Son talent est indéniable et elle est reconnue pour ses représentations réalistes. Résidant à partir de 1900 à Boudry, puis à Corcelles, Jeanne Lombard commence aussi plusieurs activités philanthropiques : elle s'investit dans le Comité de l'espoir contre l'alcoolisme et s'engage en faveur des détenues. En 1908, elle devient membre fondateur de la section neuchâteloise de la Société suisse des femmes peintres et sculpteurs, dont elle assure le secrétariat de 1909 à 1933. Cette association milite pour la reconnaissance des femmes artistes, qui sont peu connues du public. Elle les représente, car les femmes artistes sont exclues de la Société suisse des peintres et sculpteurs, ceci jusqu'en 1973. En 2008, le Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, qui conserve depuis 1893 des peintures de Jeanne Lombard, lui consacre une exposition. Une partie de l'œuvre de l'artiste se trouve également au Musée du Désert à Mialet en France.

Sur elle (sélection)

Dollée, Joël, *Jeanne Lombard (1865-1945) et les artistes neuchâteloises : 1908-2008*, Hauterive : G. Attinger, 2008.

Quellet-Soguel, Nicole, « Jeanne Lombard, artiste (1865-1945) », in : Schlup, Michel (dir.), *Biographies neuchâteloises*, T. 4, 1900-1950, Hauterive : G. Attinger, 2005, pp. 191-196.

Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel, *Jeanne Lombard (1865-1945) et les artistes neuchâteloises 1908-2008*. Catalogue d'exposition, Hauterive : G. Attinger, 2008.

Anne-Lise Grobéty

Née en 1949, Anne-Lise Grobéty est une écrivaine issue d'une famille ouvrière de La Chaux-de-Fonds. Elle est une des rares femmes à obtenir le Grand Prix C.F. Ramuz. Partant de l'idée d'une écriture féminine par essence différente, l'œuvre d'Anne-Lise Grobéty est habitée par des jeunes femmes en recherche d'authenticité. Après avoir obtenu en 1968 un baccalauréat, elle commence à l'Université de Neuchâtel des études de lettres qu'elle abandonne pour un stage de journalisme à la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*. Elle n'a pas encore vingt ans lorsque son premier roman *Pour mourir en février* (1970) remporte le prix Georges Nicole et la propulse au premier plan de la scène littéraire romande. Celle qui n'est jusqu'alors que la lauréate d'un concours scolaire organisé par l'Institut neuchâtelois est soudainement adoubée par les plus célèbres écrivains romands du moment. Anne-Lise Grobéty s'engage au sein du Parti socialiste et siège comme députée du Val-de-Ruz au Grand Conseil de 1973 à 1983. Longtemps absente de la scène littéraire, elle renoue avec le succès en 1984, près de dix ans après son dernier roman, en publiant *La Fiancée d'hiver*, qui décroche le Prix Rambert. À partir de 2000, elle occupe un poste à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. Elle meurt en 2010 à l'âge de 60 ans des suites d'une maladie.

Fonds d'archives

Fonds Club 44, Département audiovisuel de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Fonds Anne-Lise Grobéty, Archives littéraires suisses.

Sur elle (sélection)

Roger, Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève : Éditions Zoé, 2015, p. 1214, p. 1231, pp. 1420-1423, pp. 1572-1574.

Julie Bondeli, 1732-1778

Julie Bondeli est une femme de lettres et une salonnière née à Berne. Dès son enfance, Julie Bondeli reçoit une éducation complète englobant les langues, les sciences naturelles, la littérature et la philosophie. Curieuse et studieuse, elle s'adonne à la culture de l'esprit comme peu de femmes de son temps. Dans les années 1750 et 1760, son salon bernois accueille patriciens éclairés, aristocrates et bourgeois cultivés, mais aussi des savants. Dotée d'une intelligence alerte et d'un cynisme acéré, elle est une connaisseuse et fervente critique de la littérature, Julie Bondeli entretient des correspondances avec les esprits les plus éclairés de son époque, dont le philosophe Jean-Jacques Rousseau qu'elle rencontre personnellement à Neuchâtel dans les années 1760. Ses correspondances révèlent une femme engagée dans les débats intellectuels de son époque. Bien qu'elle n'ait pas publié d'œuvres philosophiques à proprement parler, ses lettres et sa correspondance reflètent une pensée riche et complexe sur la morale, la politique, et la philosophie. Confrontée à une misogynie toujours plus cinglante et affaiblie par une santé précaire, Bondeli se retire de la vie des salons. À partir de 1767 et jusqu'à sa mort à l'âge d'à peine 47 ans, elle vit à Neuchâtel, auprès de son amie Henriette Sandoz.

Sources

Bondeli, Julie, *Briefe*, éd. par Angelica Baum et Birgit Christensen, avec la collaboration de Andreas Bürgi, Zurich : Chronos, 2012.

Sur elle (sélection)

Schnegg, Brigitte, « Bondeli, Julie », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 07.06.2004. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011582/2004-06-07/>. Consulté le 30.01.2024.

Schnegg, Brigitte, « Gleichgestimmte Seelen. Empfindsame Inszenierung und intellektueller Wettstreit von Männern und Frauen in der Freundschaftskultur der Aufklärung », in: *Werkstatt-Geschichte* 28, 2001, pp. 23-42.

Anne-Geneviève de Bourbon Condé, 1619-1679

Anne-Geneviève de Bourbon Condé est née le 28 août 1619 à Vincennes. Même si elle n'a jamais vécu à Neuchâtel, elle lie cette ville au monde du fait de son rang et son rôle au niveau de la diplomatie au sein du Royaume de France. Fille unique d'Henri II de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorency, elle est également la sœur du Grand Condé et du prince de Conti. Sa jeunesse se déroule à Paris, où elle reçoit une éducation religieuse au couvent des Carmélites. La jeune fille se distingue par son intérêt pour la littérature. Introduite dans la société en 1635, elle devient rapidement une personnalité influente dans les salons parisiens. Après un engagement rompu avec François, fils aîné de Charles, duc de Guise, elle épouse Henri II d'Orléans, duc de Longueville et prince de Neuchâtel et Valangin, en 1642. Pendant la régence de Louis XIV, elle s'implique activement en politique, particulièrement durant la Fronde, où elle persuade son frère Armand de Bourbon-Conti ainsi que son époux de rejoindre les parlementaires frondeurs. Après la Fronde, Anne-Geneviève se tourne vers la religion, le jansénisme et la charité. Elle devient protectrice de l'Abbaye de Port-Royal des Champs et entretient des relations avec des figures jansénistes telles que Pascal et Racine. Sa mort en 1679 à Paris marque la fin d'une vie riche en événements politiques et culturels.

Fonds d'archives

Fonds Archives seigneuriales, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Volorio Perriard, Myriam, « Bourbon-Condé, Anne-Geneviève de », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 05.02.2003. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/043627/2003-02-05/>. Consulté le 27.01.2024.

Debû-Bridel, Jacques, *Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*, Paris : Gallimard, 1938.

Lebigre, Arlette, *La duchesse de Longueville*, Paris : Perrin, 2004.

Erlanger, Philippe, *Mme de Longueville. De la révolte au mysticisme*, Paris : Perrin, 1977.

Eugénie Goldstern, 1884-1942

Née dans une famille juive aisée à Odessa, dans l'Empire russe, Eugénie Goldstern est victime de persécutions antisémites et s'enfuit à 1908 avec sa famille à Vienne. Auditrice libre à l'Université de Vienne de 1908 à 1912, elle s'inscrit ensuite comme première femme aux études d'ethnographie à l'Université de Neuchâtel. Elle y présente une communication sur les « Mœurs et coutumes de Bessans en Savoie » lors du Congrès international d'ethnologie et d'ethnographie de 1914, résumant ses recherches sur la population alpine de Maurienne. La Grande Guerre l'oblige à interrompre son enquête en France. Son professeur Arnold Van Gennep est expulsé de Suisse par le Conseil fédéral en 1915. Goldstern s'inscrit en 1919 à l'Université de Fribourg où elle soutient en 1920 une thèse de doctorat sur Bessans, qui est imprimée à Vienne en 1922. Pionnière de l'ethnographie des Alpes, elle continue ses recherches dans l'Arc alpin, notamment le Val d'Aoste, le Valais et le Val Müstair. Des musées acceptent les objets qu'elle récolte, mais aucune institution ne lui offre d'emploi stable. Son parcours est marqué par l'antisémitisme qui s'aggrave dès la fin du XIX^e siècle et culmine pendant la période nazie. En juin 1942, elle est déportée de Vienne vers les camps de la mort, dans un train à destination d'Izbica, qui parvient finalement à Sobibor. Elle meurt dans une chambre à gaz.

Fonds d'archives

Archives de l'Université de Fribourg.

Sources

FAN, 5 juin 1914.

Goldstern, Eugénie, *Ethnologue de l'arc alpin : œuvres complètes*, Grenoble : Musée dauphinois, 2007.

Sur elle (sélection)

« Le tragique destin d'Eugénie Goldstern », in : *Universitas. Le magazine de l'Université de Fribourg* 2, 2021/2022, pp. 50-53.

Chiva, Isac, « L'affaire Eugénie Goldstern : L'histoire d'une non-histoire » in : *Revue des sciences sociales* 31, 2003, pp. 150-157.

Lutin, Audrey et Duclos, Jean-Claude (dir.), *Eugénie Goldstern (1884-1942) : être ethnologue et juive dans l'Europe alpine des deux guerres*, Grenoble : Musée dauphinois, 2007.

Ottenbacher, Albert, *Eugénie Goldstern. Eine Biographie*, Vienne : Mandelbaum, 1999.

Marguerite Evard, 1880-1950

Marguerite Evard est la première femme à avoir obtenu une licence en lettres à l'Université de Neuchâtel, en 1902. Native du Locle, originaire de Chézard-Saint-Martin, elle entame des études en psychologie, contrairement à la norme sociale de la bourgeoisie de l'époque qui réserve aux femmes le rôle de la gestion de la famille et du foyer. Marguerite Evard poursuit sa formation académique avec une thèse en psychologie expérimentale en s'appuyant sur les cas concrets de ses élèves. Elle l'achève en 1914. Traduit dans plusieurs langues, l'ouvrage qui en découle est publié sous le titre *L'adolescente*. Son domaine de prédilection est la psychologie de l'enfance et de l'adolescence. Elle gagne toutefois sa vie en enseignant les langues et l'économie domestique durant près de trente ans, au Locle, à l'École de commerce et à l'Asile pour enfants Les Billodes (qui deviendra un centre pédagogique). Marguerite Evard milite pour l'accès des femmes à l'enseignement supérieur. En 1906, elle devient présidente de l'Union féministe du Locle. Elle s'engage dans l'Alliance des sociétés féminines suisses, surtout dans le domaine de l'éducation des filles, initie en 1927 la première journée éducative à Neuchâtel et rédige en 1928, dans le cadre de l'Exposition nationale sur le travail des femmes (SAFFA), un ouvrage sur le rôle des femmes en tant qu'éducatrices. Dès les années 1930, elle inaugure aussi les causeries éducatives diffusées en Suisse romande par la station nationale de Radio-Sottens. Elle meurt le 15 août 1950 au Locle.

Fonds d'archives

Fonds Editions de la Baconnière, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Fonds Association neuchâteloise des femmes universitaires, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Käppeli, Anne-Marie : « Evard, Marguerite », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 27.03.2006. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009293/2006-03-27/>. Consulté le 23.01.2024.

Käppeli, Anne-Marie, « Mütterlichkeit als Beruf », in : Marie-Louise Barben et Elisabeth Ryter (dir.), *Verflixt und zugenäht*, Zurich : Chronos, 1988, pp. 111-119.

Cécile Cellier, 1872-1956

Cécile Cellier, peintre et graveuse, née à Neuchâtel en 1872, partage le destin de tant d'autres épouses de son milieu social : après son mariage – avec le célèbre écrivain Charles Ferdinand Ramuz en 1913 – elle cesse d'exister en tant qu'artiste, malgré une carrière prometteuse. Cécile Cellier passe sa petite enfance à Neuchâtel. Elle se passionne et voue son talent à la peinture dans sa jeunesse. Élève des Écoles d'Art de Genève, elle ouvre en 1897 dans cette même ville un cours de céramique, de dessin et d'aquarelles, puis des cours spéciaux pour enfants de dessin, modelage et peinture. Vers 1900, elle parvient à ouvrir son premier atelier à Genève. Elle expose ses œuvres dès la fin du XIX^e siècle à Neuchâtel, Genève et Lausanne, dans des galeries et salons, mais aussi à l'exposition nationale suisse des beaux-arts en 1904. Encouragée par son succès, elle se rend à Paris, la capitale de l'art de cette période, pour se perfectionner. Pendant son séjour parisien, elle développe son art en peignant des aquarelles, des dessins et des peintures à l'huile, mais aussi en faisant de la sculpture. Elle expose en 1911 et en 1912 au Musée Rath à Genève. La peintre entre petit à petit dans les cercles intellectuels, les réunions d'artistes, de musiciens et d'amateurs, et elle y jouit d'une certaine reconnaissance. C'est au sein du cercle intellectuel de la rue Bessane à Paris, qui réunit des artistes et littéraires suisses, qu'elle rencontre Charles Ferdinand Ramuz. Ils se marient en février 1913 et leur fille unique naît la même année. Quand la Première Guerre mondiale éclate en 1914, le couple revient définitivement en Suisse. Charles Ferdinand Ramuz refuse que son épouse continue sa carrière artistique, comme il l'exprime à son ami Adrien Bovy : « [...] elle ne fera plus du tout de peinture. Je lui ai acheté un livre de cuisine, avec des menus tarifés. Elle apprend à fricoter. Elle sait déjà faire le rôti de veau, le pot-au-feu et le bœuf à la mode, mais elle est encore extrêmement paresseuse... » Faisant fi de ces propos, Cécile Cellier continue de peindre, mais ses œuvres ne semblent plus avoir été exposées. Quelques-unes d'entre elles sont reproduites, notamment dans le *Bulletin de la Fondation C. F. Ramuz* de 1969.

Fonds d'archives

Edipresse Publications S.A, Fonds Agence Télégraphique Suisse, Archives cantonales vaudoises.

Sur elle (sélection)

Bugnion-Secretan, Perle, « Madame Ramuz, peintre et sculptrice », in : *Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses* 77, 1989, p. 23.

Francillon, Roger, « Ramuz, Charles Ferdinand », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 26.04.2012. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016054/2012-04-26/>. Consulté le 30.03.2022.

Marie de Savoie, 1463-1511

Marie de Savoie, née en 1463, est la fille de Yolande de France et d'Amédée IX de Savoie. Sa trajectoire est marquée par un mariage stratégique, orchestré par son oncle, le roi de France, qui la donne en épouse à Philippe de Hochberg, maréchal du duché de Bourgogne et comte de Neuchâtel, afin de renforcer les liens de loyauté. Cette union, célébrée en 1476, lui confère les titres de Marquise de Rothelin, maréchale de Bourgogne et comtesse de Neuchâtel. Elle passe sa vie principalement entre ses diverses résidences et elle visite fréquemment les environs de l'Abbaye de Cîteaux dans le sud de la France. L'accès est alors interdit aux femmes, à l'exception de la reine de France et la duchesse de Bourgogne. Cependant, Marie de Savoie est déterminée à visiter le monastère. On lui prête ces paroles : « Ah, dit-elle aux officiers, ce lieu est interdit aux femmes, eh bien, que vous le vouliez ou non, j'y entrerais aujourd'hui ! ». Elle franchit alors le seuil de l'abbaye, bravant l'interdit. Marie de Savoie est également reconnue pour son rôle de bâtisseuse. Avec son époux, elle entreprend la reconstruction du château de Neuchâtel, détruit par un incendie en 1450. Elle décède le 27 novembre 1511.

Fonds d'archives

Fonds Archives seigneuriales, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Brocard, Michèle, *Yolande de France, duchesse de Savoie : sœur de Louis XI*, Bière : Cabédita, 1999.

Denyse Reymond, 1925-2006

Née à Neuchâtel, fille d'un enseignant socialiste et dirigeant syndicaliste, Denyse Reymond devient institutrice. Durant les trois décennies suivant la Deuxième Guerre mondiale, plus de 50'000 enfants d'ouvriers et ouvrières étrangères, principalement des saisonniers, auraient vécu en Suisse clandestinement à cause d'une politique migratoire restrictive. Comme les animatrices de l'école clandestine du Seyon à Neuchâtel, Denyse Reymond est scandalisée par l'interdiction du regroupement familial et par les conséquences de la clandestinité pour la santé physique et psychique des enfants. En 1981, elle démissionne de la fonction publique et prend une retraite anticipée. A La Chaux-de-Fonds, elle finance elle-même et organise des classes clandestines qui deviendront l'Ecole Mosaïque et accueilleront plus de 2000 élèves. Dès 1990, l'école publique dans le canton de Neuchâtel ouvre ses portes aux enfants clandestins. Désormais, l'Ecole Mosaïque permet aussi à des adultes de se former. En 1996, le Prix « Salut l'étranger » est décerné par le Canton à Denyse Reymond qui s'engage aussi pour d'autres causes humanitaires : en 1998, elle lance un appel pour aider les victimes de la guerre au Kosovo.

Sources

L'Impartial, 5 avril 1990.

L'Express, 13 décembre 1996.

L'Impartial, 15 août 1998.

L'Impartial, 15 mars 2006.

L'Impartial, 4 septembre 2015.

Sur elle (sélection)

Bouvier, Marie et Vouga, Simon, « La scolarisation des 'enfants du placard' et le rôle de l'école Mosaïque de La Chaux-de-Fonds »; et Lopez Cosio, Claire / Rouiller, Julie, « Militantes engagées en faveur des 'enfants du placard'. L'école clandestine du Seyon (1972-1974) » in : Francesco Garufo, Sarah Kiani et Kristina Schulz (éd.), *Enfant du placard. A l'école de la clandestinité*, Neuchâtel: Alphil, 2024, pp. 129-134, pp. 137-143.

Anne-Françoise Perret-Gentil-dit-Maillard, 1900-1993

Neuchâteloise, Anne-Françoise Perret-Gentil-dit-Maillard part à l'âge de trente ans pour Paris. Quand les troupes allemandes envahissent Paris en 1940, elle décide de s'engager dans la Résistance. Elle intègre la France libre, mouvement qui rallie sous les ordres de Charles de Gaulle les volontaires dans la lutte contre l'occupation allemande. Elle est chargée de diverses missions dans la capitale, à Vichy et à Lyon. Quand elle découvre les activités pro-allemandes d'un de ses frères résidant à Paris, elle commence par ce biais à récolter des informations décisives pour la Résistance et pour les victimes des persécutions antisémites et politiques, qui parviennent, grâce aux informations obtenues, à échapper aux arrestations. En août 1944, son frère l'attire dans un piège. Arrêtée par la Gestapo à Paris, elle est déportée au camp de Ravensbrück. En octobre 1944, lors de son transfert entre deux camps, elle réussit à s'échapper et à parcourir à pied 75 kilomètres jusqu'à Berlin, où elle obtient, après de longues et périlleuses démarches, un passeport qui lui permet de rentrer en Suisse. Elle s'empresse de retourner en France en avril 1945. En 1949, elle prend la défense de son frère, condamné à mort. Il est gracié, malgré ses crimes, « en considération de l'attitude courageuse de sa sœur en faveur de la Résistance pendant la guerre ». En revanche, la Suisse rejette la demande d'indemnisation d'Anne-Françoise Perret-Gentil-dit-Maillard comme victime du national-socialisme.

Sources

Fonds des victimes suisses des persécutions national-socialistes, Archives fédérales suisses.

Archives de la famille Perret.

Archiv für Zeitgeschichte ETH Zürich: FD KZ-Häftlinge.

Sur elle (sélection)

Spörri, Balz ; Staubli, René et Tuchschnid, Benno, *Les victimes oubliées du IIIe Reich – Les déportés suisses dans les camps nazis*, Neuchâtel : Alphil, 2021, pp. 277-289 et p. 368.

Arlette L., 1912- ?

Née à La Chaux-de-Fonds sous le nom d'Arnold, Arlette L. ne s'identifie pas au genre masculin qui lui est assigné à la naissance. Arnold devient légalement Arlette, la première personne transgenre à procéder à une chirurgie de réassignation sexuelle dans le canton de Neuchâtel – ou du moins la première dont on possède la trace. Plusieurs médecins de l'époque tentent de faire interner Arlette L. dans un établissement psychiatrique, la considérant comme psychotique. En 1938, elle approche la Policlinique psychiatrique de Berne, exprimant le souhait de changer de genre. Les circonstances de son séjour dans ladite policlinique – et ultérieurement dans la clinique psychiatrique Waldau à Berne – demeurent inconnues. À sa sortie, elle initie une thérapie hormonale par elle-même et fait une demande de modification de sexe aux autorités bernoises, qui la déclinent. Elle décide de s'installer à Neuchâtel suite à des démêlés judiciaires et consulte de nouveau deux médecins. L'un d'eux lui impose un traitement hormonal pour lui faire accepter son sexe masculin, mais celui-ci échoue. Elle est redirigée vers Charles Wolf, médecin qui procède à des changements de sexe dès les années 1940 et qui accepte de l'opérer. En 1946, après de nombreuses années de déboires administratifs, les autorités neuchâteloises reconnaissent officiellement Arlette comme étant une femme. Les sources consultées ne nous permettent pas d'établir la suite de son parcours : on perd sa trace et son année de décès nous est inconnue.

Sur elle (sélection)

Garibian, Taline, « La fabrique chirurgicale du sexe. Une histoire de la sexuation des corps trans en Suisse romande (1940-1960) », in : Helen Martin et Marta Roca i Escoda (dir.), *Sexuer le corps. Huit études sur des pratiques médicales d'hier et d'aujourd'hui*, Lausanne : Éditions HETSL, 2019, pp. 35-49.

Denise Berthoud, 1916-2005

Denise Berthoud naît à Neuchâtel le 27 septembre 1916. Elle est la fille d'Henri Berthoud, homme politique neuchâtelois et de Marianne Perrier. En 1938, elle obtient une licence en droit à l'Université de Neuchâtel et y soutient une thèse de doctorat en 1942. Admise en 1940 comme avocate au barreau neuchâtelois, Denise Berthoud décide de se focaliser sur la défense des droits des femmes. Elle s'engage pour l'Union suisse des femmes universitaires et devient présidente de la commission de l'Exposition suisse pour le travail des femmes en 1958 (SAFFA). Elle est membre du comité, puis présidente de l'Alliance de sociétés féminines suisses (1955 à 1959) qu'elle représente à la Commission fédérale pour la politique commerciale et au Conseil de la défense nationale. En 1955, elle interpelle le Département politique fédéral sur le recrutement de personnel féminin pour la politique étrangère : « Le Département opère-t-il une discrimination entre personnel masculin et féminin ; estime-t-il que certaines fonctions ou certains postes peuvent difficilement être confiés à des femmes ? ».

Sources

Annuaire de la Confédération suisse, 1957, p. 196.

Annuaire fédéral, 1980/1981, p. 490.

Annuaire fédéral, 1980/1981, p. 513.

Alliance de Sociétés Féminines Suisses, Rapport annuel, 1980, p. 66.

Alliance de Sociétés Féminines Suisses, Rapport annuel, 2000, p. 59.

Sur elle (sélection)

« Berthoud, Denise », Base de données Élitessuisses, Obélis, Université de Lausanne.
<https://www2.unil.ch/elitessuisses/personne.php?id=57542>. Consulté le 26.01.2024.

Ludi, Regula, « Berthoud, Denise », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 05.01.2015. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009270/2015-01-05/>. Consulté le 27.01.2024.

Zala, Sacha et Bentele, Ursina, « Von Ehefrauen, Sekretärinnen und Diplomatinen. Diskurse, Biographien und Verwaltungspraktiken im schweizerischen diplomatischen Corps, 1945–1975 », in: Corina Bastian, Eva Dade et Christian Windler (dir.), *Das Geschlecht der Diplomatie. Geschlechterrollen in den Aussenbeziehungen vom Spätmittelalter bis zum 20. Jahrhundert*, Cologne : Böhlau Verlag, 2014, pp. 237-255.

Marie Humbert-Droz, 1819-1888

Marie Humbert-Droz (née Müller à Stuttgart) est une pédagogue, journaliste et fervente défenseuse des droits des femmes et de l'égalité sociale. Elle apprend plusieurs langues durant son enfance. À la fin des années 1830, elle travaille comme gouvernante aux Pays-Bas. En 1843, elle épouse l'homme politique radical Aimé Humbert-Droz, qui joue un rôle clé dans l'avènement de la République de Neuchâtel. C'est dans ce milieu politisé que Marie Humbert-Droz fait la connaissance de la féministe britannique Joséphine Butler, figure phare de la lutte pour les droits des prostituées et pour l'accès des femmes à la formation et au travail salarié. Butler les persuade de participer au Mouvement pour le relèvement moral. En 1875, Marie Humbert-Droz est nommée présidente du Comité intercantonal de dames de la Suisse. En 1877, elle participe à la fondation de l'Union internationale des Amies de la jeune fille dont elle assure la présidence jusqu'en 1878. Cette association accueille les jeunes filles qui arrivent en ville à la recherche d'un emploi, en leur offrant un logement à prix avantageux et en les aidant à trouver un travail. L'une de ses principales réalisations est la création des « Maisons Martha », des logements à bas prix destinés aux femmes. Par la suite, elle fonde à Neuchâtel La Ruche, une maison qui permet aux jeunes filles d'aller à l'école et de recevoir une éducation. Elle rédige aussi de nombreux articles pour la revue *Le journal du bien public*. Dans ses interventions, elle cherche à sensibiliser l'ensemble de la société à la dignité des personnes, à la justice sociale ainsi qu'à l'abolition de la prostitution.

Sources

La Suisse libérale, 19 septembre 1900.

Sur elle (sélection)

Joris, Elisabeth, « Amies de la jeune fille (AJF) », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 09.06.2022. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016501/2022-06-09/>. Consulté le 10.01.2024.

Giger-Steiner, Annemarie, *Hundert Jahre Freundinnen junger Mädchen Aargau (FJM), 1889-1989*, s.l., s.é., 1989.

Ludi, Regula, « Humbert-Droz, Marie », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 16.01.2008. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009336/2008-01-16/>. Consulté le 27.01.2024.

Mesmer, Beatrix : *Ausgeklammert — Eingeklammert. Frauen und Frauenorganisationen in der Schweiz des 19. Jahrhunderts*, Bale /Francfort-sur-le-Main : Helbing & Lichtenhahn, 1988.

Hürlimann, Esther; Largiadèr, Ursina et Schoeck, Luzia, *Das Fräulein vom Bahnhof. Der Verein Freundinnen junger Mädchen in der Schweiz*, Zurich : Hier & Jetzt, 2021.

Denise de Montmollin, 1919-2009

Denise de Montmollin a consacré sa vie à aider les autres et à lutter contre les inégalités sociales. Elle naît dans une famille aisée : son père est colonel et chef d'état-major. Elle grandit à Colombier où elle fait son école primaire. Elle effectue son école secondaire à Neuchâtel, fréquente l'école sociale de Zurich entre 1940-43 puis s'engage, lors de la Seconde Guerre mondiale, dans le Service complémentaire féminin. C'est dans un camp de réfugiés en Suisse alémanique qu'elle rencontre son futur mari, Raffaello Guido Rosselli, un ingénieur Italien qui avait dû fuir son pays parce qu'il était juif. Après leur mariage, le couple s'installe à Milan. Elle découvre la vie d'expatriée et s'engage pour l'Eglise réformée des Vaudois du Piémont et l'Union internationale des Amies de la jeune fille. Denise de Montmollin garde des liens avec sa famille en Suisse et y revient régulièrement pendant les vacances. En 1970, après le décès de son mari, elle accepte le poste de directrice d'une maison pour personnes âgées à Varese (Fondazione Svizzera Asilo Evangelico de Malnate). Elle assume cette fonction jusqu'à son retour à Neuchâtel en 1990. Pendant près de 20 ans, Denise de Montmollin est restée très active dans la vie associative locale.

Fonds d'archives

Fonds Denise de Montmollin, Archives de la vie ordinaire.

Sabrina Bulgheroni, *Une Neuchâteloise à Milan (1947-1969) : le quotidien et la microsociété familiale de Denise de Montmollin*, mémoire sous la direction du professeur Laurent Tissot, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2011/12.

Michèle Rubli, 1951-1996

Le nom de Michèle Rubli est gravé en lettres d'or dans l'histoire du ski suisse. Très tôt, son père lui insuffle la passion du ski : la Neuchâteloise monte sur des skis dès l'âge de trois ans. Jeune adulte, elle met ses études entre parenthèses pour se consacrer à ce sport car son but est de « participer à des championnats du monde et aux Jeux Olympiques ». Elle ajoute qu'il s'agit d'« une expérience extraordinaire ». Or, elle n'est pas sélectionnée pour les championnats du monde. Durant le championnat suisse de ski alpin en 1970, elle s'impose en descente, au slalom géant et en combiné, remportant trois médailles d'or. En 1977, elle se marie avec une autre légende du ski alpin, Bernhard Russi. Trois ans plus tard, le couple accueille un fils. Michèle Rubli continue à skier. Le couple se sépare en 1984. En 1996, à Whistler Mountain au Canada, Michèle Rubli meurt sous une avalanche. Elle avait à peine 45 ans.

Sources

FAN, 6 mars 1970.

FAN, 10 mars 1970.

L'Express, 19 décembre 1996.

Ruth Schaer-Robert, 1915-2008

La Neuchâteloise Ruth Robert est la première femme ayant accédé à la plus haute fonction de l'institution juridique en Suisse : elle devient, dans le district du Val-de-Ruz, présidente du tribunal. Après des études de droit à Neuchâtel et à Berlin, elle obtient son brevet d'avocate. En 1941, elle est admise au barreau neuchâtelois. Elle exerce ensuite à Zurich. En 1959, les Neuchâteloises obtiennent le droit de vote. Dès lors, les femmes remplissent les conditions pour devenir juge, car cette fonction est réservée aux personnes bénéficiant des droits civiques. Ruth Robert retourne à Neuchâtel en 1963. En 1968, elle se lance dans la course à la nomination pour la présidence du tribunal et, à la surprise générale, elle est élue. Selon ses propres mots, elle n'a pas le droit à l'erreur : « Première présidente de tribunal de Suisse, je sentais bien des regards, critiques ou bienveillants, fixés sur moi. Aussi me suis-je efforcée de remplir ma tâche au mieux, sachant bien que, dans ce domaine comme ailleurs, on exige d'une femme, à fonctions égales, plus que d'un homme et qu'on ne lui permet pas de défaillance ». Exemple par son parcours professionnel, Ruth Schaer-Robert est aussi une femme engagée au sein des mouvements féministes helvétiques. Elle préside ainsi l'Association neuchâteloise pour le suffrage féminin et l'Association neuchâteloise des femmes universitaires.

Sources

L'Impartial, 19 mars 1945.

La Liberté, 13 décembre 1965.

L'Impartial, 15 février 1968.

Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses, 65, 1977, n°9, p. 7.

Femmes Suisses, spécial Neuchâtel, 6 septembre 1977.

FAN, 5 novembre 1980.

L'Impartial, 11 avril 2008.

Les Marmettes

Le marché de la Place des Halles est un espace important pour la population neuchâteloise. Les maraîchères connues sous le nom de Marmettes en sont des figures emblématiques. Ce qualificatif provient du nom de famille « Marmet », jadis commun dans la région du Vully. Cette terre agricole riche, bordée par le lac de Neuchâtel et celui de Morat, voit naître et grandir une tradition maraîchère robuste, portée principalement par des femmes dévouées à la culture et à la vente des produits frais. Trois fois par semaine, que ce soit par bateau ou par camion, les Marmettes entreprennent le trajet du Vully à Neuchâtel, transportant avec elles fruits, légumes, herbes aromatiques et fleurs. Les Marmettes, en plus d'être des vendeuses, sont attachées à leur métier d'agricultrices. Leur vie s'articule autour des saisons. Les Marmettes se vouent au cycle inlassable de la semence à la récolte, assurant la qualité et la fraîcheur des produits qui finiront sur les étals du marché.

Sources :

Le National Suisse, 24 février 1903.

La Sentinelle, 7 mars 1903.

FAN, 21 juillet 1933.

FAN, 20 avril 1943.

FAN, 14 juin 1947.

FAN, 5 février 1963.

FAN, 12 janvier 1972.

FAN, 29 octobre 1976.

FAN - 3 juin 1977.

« Madame TV », Interview de Madame Treyvaud par Yvette Perrin, RTS, 24 mai 1969.

<https://www.rts.ch/archives/tv/divers/divers/8769942-marche-des-halles.html> Consulté le 31.01.2024.

Elisabeth Borel, 1882-1955

Elisabeth Borel a consacré sa vie à la cause des femmes. Fille du pasteur Gustave Borel-Girard, elle obtient en 1904 une licence pour l'enseignement littéraire à l'Académie de Neuchâtel (qui deviendra université en 1909). Elle enseigne à l'école secondaire de jeunes filles à Neuchâtel de 1915 à 1938. Quand la Première Guerre mondiale éclate en 1914, elle fonde un « Ouvroir », un atelier de travail pour les femmes qui se trouvent dans des situations précaires à cause de la mobilisation de leur mari. Passionnée de montagne et de nature, elle est présidente du Club des femmes alpinistes de Neuchâtel. Membre fondatrice de l'Association des femmes universitaires neuchâteloises, elle défend les intérêts des femmes et particulièrement leur lutte pour l'éducation.

Fonds d'archives

Fonds Association neuchâteloise des femmes universitaires, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sources

FAN, 24 février 1942.

FAN, 16 décembre 1942.

FAN, 7 novembre 1955.

Gouvernantes neuchâteloises

Neuchâtel a été un lieu d'origine important des gouvernantes qui, depuis le XVIII^e siècle, partent à l'étranger pour s'occuper des enfants de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. En premier lieu, il s'agit de l'Empire russe, mais aussi d'autres pays comme la Nouvelle-Zélande, les États-Unis, le Canada et la France. Au XIX^e siècle 7'000 à 8'000 précepteurs et gouvernantes auraient quitté leur pays pour vivre au domicile des familles de la haute société et s'occuper des enfants. Les gouvernantes d'origine neuchâteloise étaient particulièrement appréciées pour leur « moralité », mais aussi leurs facultés linguistiques. En effet, la maîtrise du français faisait partie des signes distinctifs des élites. C'était notamment le cas de l'aristocratie et des familles aisées russes. Pour les femmes, gouvernante était une des rares professions qui leur étaient accessibles durant le XIX^e siècle, leur permettant une certaine indépendance (souvent elles ne sont pas mariées) et une mobilité à la fois géographique et sociale. À leur retour à Neuchâtel, certaines d'entre elles se retrouvent dans des situations précaires et doivent demander de l'aide à l'Etat. Ce sont leurs requêtes, conservées dans un fonds d'archives, qui permettent de leur donner des noms et de reconstituer des trajectoires rarement transmises autrement.

Fonds d'archives

Fonds des gouvernantes, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Source

Hug-Mazelet, Jeanne, *Jean Hug Mazalet. Je suis moi, ils sont eux. Lettres et journal d'une gouvernante à la cour de Russie, 1790-1804*, éd. par Danièle Tosato-Rigo, Denise Francillon et Geneviève Heller, Lausanne : Éditions d'en bas, 2018.

Sur elles (sélection)

Maeder, Alain, *Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'Empire russe (1800-1890)*, Neuchâtel : Cahiers de l'Institut d'Histoire n° 1, 1993.

Rothenbühler, Anne, *Le baluchon et le jupon, les Suissesses à Paris. Itinéraires migratoires et professionnels (1880-1914)*, Neuchâtel : Alphil, 2015.

Marie Favre-Guillarmod 1824-1871

Marie Favre, née Jacot-Guillarmod, est une peintre et dessinatrice, connue surtout pour ses illustrations de livres de sciences naturelles au XIX^e siècle. Elle naît en 1824 à La Chaux-de-Fonds dans une famille aisée : son père est négociant horloger. Peu de choses sont connues sur sa formation artistique, mais on suppose qu'elle développe ses talents au sein de la famille où elle bénéficie de cours de dessins privés : son frère est d'ailleurs le peintre animalier Jules Jacot-Guillarmod. En 1848, elle épouse Louis Favre, originaire de Boudry, instituteur, historien et un des fondateurs du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel. Leur unique fils naît en 1858. Marie et Louis peignent côte à côte, notamment les objets en lien avec les fouilles archéologiques menées par Édouard Desor. En effet, grâce à son sens du détail et à son habileté technique, elle excelle dans le dessin scientifique. Elle effectue d'ailleurs un grand nombre d'illustrations pour la revue de sciences naturelles fondée notamment par son mari : *Le Rameau de Sapin*. Elle expose ses œuvres dans les salles de la Société des amis des arts à Neuchâtel, ainsi qu'à La Chaux-de-Fonds et au Locle. En 1869, Louis Favre publie un vaste ouvrage consacré aux champignons, en partie illustré par son épouse dont la contribution reste pourtant discrète. Le recueil de dessins d'oiseaux et l'ouvrage sur la flore du Jura demeurent inachevés. Engagée dans le secours porté aux soldats de l'armée du général Bourbaki, Marie Favre décède en 1871, après avoir vraisemblablement contracté la fièvre typhoïde.

Fonds d'archives

Fonds Louis Favre, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection) :

Blant, Jean-Daniel, « Marie Favre-Guillarmod (1824-1871), peintre et illustratrice », in : *Le Rameau de sapin du Club jurassien* 141, 2006, n° 3, p. 38.

Blant, Jean-Daniel, « Louis Favre 1822-1904. Témoin de son temps », in : *Nouvelle Revue Neuchâteloise* 83-84, 2004, 123 p.

« Marie Favre-Guillarmod », in : *Le Véritable messager boiteux de Neuchâtel pour l'an 1871*, Neuchâtel : Charles Lichtenhahn, pp. 41-42.

Ruth Gagnebin-Schmid, 1921-2006

Ruth Gagnebin est une pianiste neuchâteloise de renommée internationale. Elle naît en 1921 dans le quartier de Monruz à Neuchâtel. Son père, Samuel Gagnebin, est physicien et philosophe. Sa mère, Marianne Gagnebin née Maurer, est écrivaine. Dès son plus jeune âge, Ruth Gagnebin montre une grande prédisposition pour la musique et elle apprend le piano. Après avoir effectué sa scolarité à Neuchâtel, elle poursuit ses études à Zurich, Lausanne et Genève avant de séjourner quelques mois à Paris. En 1943, elle épouse Pierre Schmid avec qui elle a deux enfants. En 1968, elle donne des concerts en Suisse, en Suède, en France et à Londres. Elle joue comme soliste d'ensembles à l'Orchestre de Chambre de Lausanne, de Suisse romande ainsi qu'à l'Orchestre Philharmonique de Paris. En 1976, elle enregistre son premier disque pour lever des fonds en faveur de la Ligue genevoise contre le Cancer et la Croix-Rouge. À la fin des années soixante-dix, elle renonce définitivement à son poste de professeure de piano aux conservatoires de musique de Bienne et de Lausanne et part s'établir aux États-Unis. Elle reçoit par deux fois le prix de la Femme de l'année : en Angleterre en 1991 et aux États-Unis en 1994. Après une quinzaine d'années passées à l'étranger, Ruth Gagnebin-Schmid retourne en Suisse en 1996. Interprète passionnée de Liszt, Chopin ou encore Debussy, elle continue à donner des concerts. Elle compose elle-même un grand nombre de pièces qui ne seront jamais enregistrées. Artiste dévouée à son instrument, elle enregistre son dernier opus en 2003 avant de s'éteindre en 2006.

Fonds d'archives

Fonds Ruth Schmid-Gagnebin, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sources

FAN, 9 mai 1949.

FAN-Express, 8 avril 1972.

Sur elle (selection)

« Ruth Schmid-Gagnebin », in : *The World Who's Who of Women*, Cambridge : International Biographical Centre, 1978, p. 1040.

« Ruth Schmid-Gagnebin », in : *The International Who's who in Music and Musician's Directory*, Cambridge : International Who's Who in Music, 1992, p. 1003.

Tricoteuses

Le travail à domicile est l'une des formes traditionnelles de production textile qui s'est maintenue dans diverses régions du canton. Ce mode d'organisation du travail se retrouve principalement auprès des femmes des classes populaires. Aux XIX^e et XX^e siècles, les femmes de condition modeste sont généralement assignées à l'espace domestique. Elles exercent non seulement des travaux à domicile comme couturières ou tricoteuses, mais travaillent aussi dans des boutiques familiales ou aux domiciles d'employeurs. Elles occupent aussi des postes dans diverses industries. Celles qui travaillent à l'extérieur du foyer sont, cependant, toujours chargées des tâches ménagères. Les tricoteuses travaillent sur commande. Ce n'est plus le détaillant, mais directement l'entreprise qui fournit aux femmes ce dont elles ont besoin pour fabriquer les vêtements. On assiste ainsi à l'émergence d'une nouvelle industrie de machines à coudre et à tricoter pour les particuliers.

Si ce mode d'organisation du travail féminin au sein du foyer est surtout typique de la période préindustrielle, il n'a pas totalement disparu. Les tricoteuses sont recherchées pour créer des pantalons de skieurs, des moufles ou encore des vêtements pour bébés. Elles passent des annonces dans les journaux pour informer leur clientèle de l'arrivée de nouvelles soies et de nouveaux cotons ou pour faire la publicité de leurs services. En 1986, quatre tricoteuses travaillent encore en ville de Neuchâtel.

Fonds d'archives

Fonds Ligue sociale d'acheteurs, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Fonds Collection des œuvres, Département audiovisuel de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Fonds Entreprise Dubied, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sources

FAN, 19 mars 1881.

L'Impartial, 6 octobre 1945.

Emilie Guinand, 1914-2007

Emilie Guinand fait de l'accueil et de l'éducation des jeunes filles son projet de vie. Les carnets des voyages, journaux de camps, cartes postales et journaux intimes réunis dans un fonds d'archives constituent une documentation précieuse, permettant d'enrichir l'histoire de la jeunesse féminine. Née à Neuchâtel en 1914, Emilie Guinand est la fille d'Edouard Rougemont et d'Elisa Trisoglio, née Bura. En 1921, sa mère ouvre le pensionnat Iréna à Vauseyon. Le pensionnat accueille des jeunes filles venues souvent d'Angleterre pour apprendre le français et parfaire leur éducation. Emilie y grandit entourée de ces pensionnaires. A l'âge de 25 ans, elle se marie avec Pierre Guinand qui occupe bientôt le poste de directeur du pensionnat, tandis qu'Emilie Guinand est responsable du ménage et des activités pédagogiques. Proche de ses pensionnaires, elle fait des allers-retours entre l'Angleterre et Neuchâtel, pour rencontrer ses futures élèves ainsi que leurs parents. Elle les accompagne aussi lors des séjours à la montagne, où les jeunes filles découvrent les joies du ski. Elle les aide à la vente de mimosas chaque année pour financer des échanges entre écoliers français et suisses. Pendant cinquante ans, elle dirige aux côtés de son mari le pensionnat qui ferme ses portes en 1971. Emilie Guinand s'éteint en 2007.

Fonds d'archives

Fonds Emilie Guinand, Archives de la vie ordinaire.

Fonds Pensionnat Iréna, Département audiovisuel de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds.

Fonds Pensionnat Iréna, Archives de la Ville de Neuchâtel.

Sources

FAN, 27 novembre 1946.

FAN, 1^{er} février 1963.

Veuve Fauche-Borel

Marianne Augustine Borel, fille d'Henri Frédéric de Couvet et de Sarah Marguerite L'Ecuyer, hérite du sens aigu des affaires de ses parents, commerçants prospères dans le domaine du vinaigre. En 1786, elle épouse le Neuchâtelois Abraham-Louis Fauche, un imprimeur proche des cercles royalistes de France et de la communauté des élites contre-révolutionnaires exilés. Elle se trouve rapidement impliquée dans la gestion de l'imprimerie et de la librairie de son mari, tout en exploitant le commerce de vinaigre familial. En l'absence fréquente de Monsieur Fauche, Marianne Fauche-Borel gère ses affaires avec habileté dès 1795. En juillet 1802, Abraham-Louis est emprisonné à Paris. Il n'est libéré qu'en 1805. Pendant cette période critique, son épouse prend fermement les rênes de l'entreprise. Elle assume la direction de l'imprimerie Fauche-Borel, située face au temple du Bas. Sous sa gouverne, l'imprimerie publie une large gamme de travaux, incluant des almanachs et la *Feuille d'Avis*. En 1806, l'entreprise est officiellement reconnue sous le nom de l'« imprimerie de Madame Fauche née Borel ». Toutefois, en 1814, elle vend l'imprimerie, tout en conservant la librairie adjacente. Marianne Augustine Borel reste ainsi une figure marquante de l'histoire entrepreneuriale neuchâteloise.

Sources

FAN, 2 octobre 1938.

Fauche-Borel, Louis, *Mémoires*, T. 1, Paris : Moutardier, 1829.

Sur elle (sélection)

Somov, Vladimir, « Pierre-François Fauche, l'imprimeur-libraire européen et ses catalogues », in : Charon, Annie ; Lesage, Claire et Netchine, Eve (dir.), *Le livre entre le commerce et l'histoire des idées. Les catalogues des libraires (XV^e-XIX^e siècle)*, Paris : Publications de l'École nationale des Chartes, 2011, pp. 59-87.

Petit, Bruno, « Production francophone contre-révolutionnaire des imprimeries en Suisse, 1789-1815 », in : *Annales historiques de la Révolution française* 386, 2016, n°4, pp. 3-26.

Courvoisier, Jean, *Monuments d'Art et d'Histoire du Canton de Neuchâtel*, T.1, Bâle : Birkhäuser, 1955. pp. 396-397 et p. 399.

Elise Kiener 1853-1919

Elise Kiener est une missionnaire protestante d'origine neuchâteloise. Elle naît le 17 mai 1853 à Tavannes, fille de Frédéric Kiener et de Cécile Droz. En 1889, elle quitte son poste d'institutrice et sa famille de Dombresson et se porte volontaire pour partir en mission au Zambèze. Elle se rend à Paris pour intégrer le corps missionnaire de François Coillard installé en Afrique australe. Pour arriver à Kazungala, elle traverse l'Europe, l'océan, la moitié du continent africain depuis Le Cap et, enfin, le désert du Kalahari. De là, elle se rend sur les rives du fleuve Zambèze et part en canot pour Séshéké. « Je vous assure qu'il ne faut pas faire les précieuses et avoir crainte de se couvrir de poussière ! ». Celle que l'on surnomme « mère » enseigne dans les écoles à Séshéké et à Séfoula pendant près de vingt ans. Kiener ne revient en Europe que pour deux congés entre 1898 et 1901 et entre 1909 et 1910. Elle décède à Séfoula le 2 mai 1919.

Fonds

Fonds Elise Kiener, Archives de l'État de Neuchâtel

Sur elle (sélection)

Curtis, Sarah, « À la découverte de la femme missionnaire », in : *Histoire, monde et cultures religieuses* 16, 2010, n° 4, pp. 5-18.

Kinata, Côme, « Les administrateurs et les missionnaires face aux coutumes au Congo français », in : *Cahiers d'études africaines* 175, 2004, n° 3, pp. 593-607.

Staffelbach, Antoine, *Entre mythe métropolitain et réalité missionnaire : L'expérience du voyage dans la correspondance d'Elise Kiener, Neuchâteloise traversant l'Afrique australe en 1890*, Mini-mémoire sous la direction du professeur Laurent Tissot, Neuchâtel : Université de Neuchâtel, 2013.

Dentellières

Pratiquée dès le XVI^e siècle, la dentelle neuchâteloise acquiert une réputation internationale au XVIII^e siècle. Le Dictionnaire universel du Commerce de 1723 écrit : « Les dentelles se travaillent en grande quantité dans les Montagnes, et il s'en fait un débit prodigieux au-dehors. On a poussé la perfection de ces ouvrages à un degré tel qu'ils vont de pair avec celles de Flandres pour la beauté, et les surpassent de beaucoup en qualité. » Ce produit de luxe, en lin ou en soie, est exporté en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Amérique. D'activité artisanale, la production dentellière s'industrialise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, employant plus de personnes que l'horlogerie. En 1817, on compte dans le canton de Neuchâtel environ 6'500 denteliers et dentellières, travaillant dans les fabriques au Val-de-Travers et dans les Montagnes, comme celle de Mélanie Montandon au Locle qui emploie environ 800 personnes. Si la production dentellière représente une importante activité lucrative pour l'entrepreneur, le travail est peu rémunéré. Il permet pourtant de soutenir l'économie familiale, dont il constitue dans certains cas le seul revenu. À partir de 1830, l'arrivée des machines à faire de la dentelle mécanique puis les changements de mode amorcent le déclin de la dentelle neuchâteloise. Nombre d'ouvrières se reconvertissent alors vers l'horlogerie. Le Château et Musée de Valangin abrite aujourd'hui une importante collection de dentelles qui témoigne du rôle économique joué par cette industrie aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Fonds d'archives

Fonds Entreprise Bugnon, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sources

L'Impartial, 10 juin 1888.

L'Impartial, 27 juin 1900.

Sur elles (sélection)

Girard, Rose-Marie, « La dentelle aux fuseaux dans le canton de Neuchâtel au début du XX^e siècle », in : *Musée neuchâtelois* 1982, pp. 35-52.

De Jullien, Héloïse, *Manuel de dentelles aux fuseaux. Comprenant les trois premières parties de l'enseignement pratique et théorique du cours*, Valangin : Musée du Château de Valangin, 1984.

Montandon, Marie-Louise, *La dentelle de Neuchâtel*, Auvernier : Éditions Le Roset, 1998.

Montandon, Marie-Louise, *Dentelles de Neuchâtel. De la production à l'exportation*, Hauterive : G. Attinger, 2007.

Montandon, Marie-Louise et Girard, Rose-Marie, « La dentelle aux fuseaux en pays de Neuchâtel », in : *Nouvelle Revue Neuchâteloise* 18, 1988, pp. 5-24.

Les ouvrières Suchard

Dès les années 1860, deux tiers des personnes qui travaillent à la fabrique Suchard sont des femmes. Au début seulement quelques dizaines, elles sont en 1904, 800 ouvrières pour 400 ouvriers. Après 1945, elles viennent souvent d'Italie. Elles travaillent surtout dans l'emballage et le pliage, ainsi que dans les ateliers du triage des fèves, de la confiserie et du démoulage. Leurs salaires sont plus bas que ceux des hommes. Elles doivent souvent travailler debout et à la chaîne. La direction développe un système paternaliste et dès 1885, elle diffuse un livre réédité à plusieurs reprises : *Le bonheur domestique. Conseils aux femmes sur la conduite de leur ménage*. Il préconise la propreté, l'ordre, l'économie, la discrétion et le respect de l'autorité. Les prestations sociales visent à renforcer et à stabiliser « la grande famille Suchard ». Une crèche est ouverte en 1972. Travailler chez Suchard signifie pour ces femmes une certaine indépendance, mais au prix d'une double journée de travail dans une société où la gestion du foyer est encore exclusivement du domaine de la femme.

Sur elles (sélection)

Huguenin, Régis, « Voir le travail. Les photographies d'ouvriers/ères de l'entreprise Suchard de Neuchâtel-Serrières », in : *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 22, 2006, pp. 75-94.

Lafontant Vallotton, Chantal, « Sans les femmes, pas de Suchard ni de succès », in : Piguet, Claire (dir.), *Un parfum de chocolat : sur les traces de Suchard à Neuchâtel*, Neuchâtel : Livreo-Alphil, 2022, pp. 86-91, cf. aussi pp. 79-85, pp. 121-123, p. 176 et p. 218.

Pellegrini, Irene ; Ricciardi, Toni et Cattacin, Sandro, *Suchard : un colosso dalle mani migranti : storie di donne italiane nella cioccolata*, Todi : Tau Editrice, 2019.

Ricciardi, Toni et Cattacin, Sandro, « Italienne et ouvrière chez Suchard : une histoire sociale », in : *Revue historique neuchâteloise* 2020, n° 3-4, pp. 129-144.

Schmid, Olivier, « 'Une fabrique modèle' : paternalisme et attitudes ouvrières dans une entreprise neuchâteloise de chocolat : Suchard (1870-1930) », in : *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier* 15, 1999, pp. 51-69.

Voegtli, Michaël, *Entre paternalisme et Etat social : le cas de la fabrique de chocolat Suchard (1870-1940)*, Université de Lausanne : Département de science politique, 2004.

Marie Junet, 1599-1667

Du XV^e au milieu du XVII^e siècle, la chasse aux sorcières sévit en Suisse, visant principalement les femmes. Ces dernières, souvent marginalisées pour des motifs variés comme un habillement non conventionnel ou des relations sexuelles hors mariage, sont accusées de sorcellerie. Sous la torture, beaucoup d'entre elles sont contraintes d'« avouer » des pactes diaboliques. Dans le Comté, environ 330 femmes sont ainsi condamnées. Marie Junet, née vers 1599 dans une famille modeste, est la dernière « sorcière » à être brûlée dans le canton de Neuchâtel. À 68 ans, elle est accusée de sorcellerie et condamnée à une exécution atroce : « être pincée en deux endroits de son corps avec des tenailles ardentes et ensuite jetée sur un bûcher, vive ». Le 12 mai 1667 à Valangin, le bourreau l'emmène pour son exécution. Elle obtient la « faveur » d'être d'abord étranglée avant que son corps ne soit brûlé et réduit en cendres. Ces dernières sont dispersées, symbolisant la fin tragique de sa vie. L'exécution de Marie Junet marque la fin des chasses aux sorcières dans le canton. Son histoire, emblématique des persécutions de l'époque, témoigne des préjugés et de la violence à l'encontre des femmes, injustement ciblées et accusées de sorcellerie.

Sources

Manuel du Conseil d'État, Archives de l'État de Neuchâtel.

L'Impartial, 14 mars 1934.

Sur elle (sélection)

Monter, E. William, *Witchcraft in France and Switzerland, The Borderlands during the Reformation*, Londres : Cornell University Press, 1976.

Marianne Menghini, 1939-1997

D'origine italienne, née à Neuchâtel, Marianne Michèle Olivieri grandit dans un environnement populaire, imprégné d'idéaux pacifistes et socialistes ainsi que d'une passion pour l'opéra. Elle épouse le militant syndical Vitaliano Menghini, défenseur des droits des employé-e-s et des migrant-e-s. La famille reçoit des menaces de mort en raison de l'engagement politique de Vitaliano. Marianne Menghini se consacre à la gestion du foyer et à l'éducation de ses enfants, leur inculquant un amour profond pour la culture. Elle joue aussi un rôle crucial dans la carrière de son mari, travaillant avec dévouement comme secrétaire et copiste. Ses contributions, allant de la rédaction à l'amélioration des arguments politiques, sont essentielles au succès de leur cause. Avec son époux, elle devient l'une des figures les plus emblématiques de l'immigration italienne neuchâteloise des années 1970. En 1984, elle est élue conseillère générale à Saint-Blaise, pour le Parti socialiste. Bien qu'atteinte d'un cancer, Marianne Menghini continue de s'engager pour la cause des autres et donne des cours aux réfugié-e-s des guerres de Yougoslavie.

Sources

Interview de Mathieu Menghini, historien et animateur culturel, par Fiona Silva, 13 juin 2022.

« La Vie à peu près, Mathieu Menghini, passeur de culture », RTS, <https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio/lvap-mathieu-menghini-passeur-de-culture-25206019.html>. Consulté le 30 janvier 2024.

« Hommage à Vitaliano Menghini », <https://solidarites.ch/ne/2021/02/05/hommage-a-vitaliano-menghini-1936-2016/>. Consulté le 14.1.2024.

Sur son mari et compagnon de lutte (sélection)

Menghini, Vitaliano, « Intégration et droits politiques : les différents aspects de l'intégration socio-culturelle », in : *Migrations et développement régional / Migrazioni e sviluppo regionale*, Neuchâtel : Cahiers de l'Institut de sociologie et de science politique de l'Université de Neuchâtel, 1988, pp. 169 ss.

Durous, Raymond, *Des Ritals en terre romande*, Vevey : Editions de l'Aire, 2012, t. 2, pp. 208-215.

Les Pinceleuses

L'industrie des indiennes a fourni du travail à un nombre important de femmes, surtout entre 1750 et 1820. Le pays de Neuchâtel compte parmi les principales régions productrices d'indiennes sur le continent. A la fin du XVIII^e siècle, une quinzaine de manufactures installées sur le littoral occupe jusqu'à 3'000 personnes, hommes, femmes et enfants. La mission des pinceleuses est d'appliquer au pinceau sur les toiles des colorants ou mordants, une opération qui intervient après le travail des imprimeurs et des rentreuses, des ouvrières qui étaient chargées de l'impression des plus petits motifs. Les pinceleuses sont recrutées dans les régions situées à proximité du lac de Neuchâtel jusque dans les cantons de Vaud et de Fribourg. En 1776, la Fabrique-Neuve de Cortaillod emploie 160 pinceleuses. La durée quotidienne du labeur s'étend du lever du soleil à la nuit tombante et peut dépasser les 15 heures en été. Pour les travaux les moins qualifiés comme le pinceautage, le salaire est faible. L'apprentissage des pinceleuses commence à l'âge de douze ou treize ans. Avec minutie et durant de longues heures, elles appliquent avec leurs pinceaux des couleurs sur le tissu sous la surveillance de sous-maîtresses. Cette opération n'est pas sans risques, car les composants de peintures sont pour la plupart fait de chaux et de sulfure d'arsenic. Avec les années, les jeunes filles acquièrent de l'expérience et leurs travaux deviennent de plus en plus complexes, mais la plupart abandonnent le métier pour se marier ou devenir domestiques. Le pinceautage disparaît à partir des années 1820 en raison de l'évolution des techniques d'impression.

Fonds d'archives

Fonds Fabrique Neuve de Cortaillod, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elles (sélection)

Caspar, Pierre, « Les pinceleuses d'Estavayer », in : *Revue suisse d'histoire* 36, 1986, pp. 121-156.

Evard, Maurice, « Toiles peintes neuchâteloises : techniques, commerce et délocalisation », in : *Nouvelle revue neuchâteloise* 89-90, 2006, 123 p.

Laurenti, Lisa, Lüthi, Dave, « Les indiennes neuchâteloises : les charmes cachés d'un fonds d'archives inexploré », in : *Art + Architecture en Suisse* 62, 2011, n° 1, pp. 10-19.

Laurenti, Lisa, « Les mouchoirs imprimés entre les XVIII^e et XIX^e siècles : un aperçu des créations de la Fabrique-Neuve de Cortaillod », in : *Revue historique vaudoise* 123, 2015, pp. 49-60.

Laurenti, Lisa ; Lafontant, Chantal Vallotton et Lüscher, Philippe, *Made in Neuchâtel. Deux siècles d'indiennes*, Neuchâtel : Somogy Éditions d'Art, 2018.

Anna Vedove dalle Cellerini, 1942-2004

Les trajectoires des personnes migrantes sont souvent mal documentées, malgré l'importante empreinte qu'elles ont laissée sur la société neuchâteloise. Un fonds d'archives exceptionnel permet de reconstituer la vie d'Anna Vedove dalle Cellerini. Elle naît le 25 décembre 1942 à Vincenza, en Vénétie, d'une famille très modeste. En 1949, elle commence l'école. Ses parents ont de la peine à joindre les deux bouts et placent leurs enfants à l'orphelinat en 1950. Dans cet environnement, Anna fait face à la malnutrition. A quinze ans, elle sort de l'orphelinat et retourne une année à l'école. En 1957, durant les vacances scolaires, elle rend visite à une de ses sœurs à Paris où elle reste quelques semaines.

Le 26 mai 1961, elle prend le train direction Neuchâtel. Son cousin lui trouve du travail dans une fabrique, où elle est responsable de remplir les cartes de travail, qu'elle passe ensuite dans une perforatrice. Puis, elle répond au téléphone ce qui lui permet d'acquérir des notions de français. Des 360 francs suisses de salaire mensuel, 200 francs partent pour la location de la chambre qu'elle loue chez des proches. Lors de la recherche de son propre appartement, elle est confrontée au racisme et la xénophobie : « Appartement libre, Italiens exclus ! ». En janvier 1963, de retour d'un voyage en Italie, elle est arrêtée par les douaniers de Brigue pour subir un examen pulmonaire et attend durant quatre jours le radiologue. Le 29 mai 1964, elle épouse Giampiero, un ouvrier de la même fabrique. Deux enfants naissent de ce mariage. Anna Vedove dalle Cellerini s'est éteinte en 2004.

Fonds d'archives

Fonds Anna Vedove dalle Cellerini, Archives de la vie ordinaire.

Marie de Bourbon-Saint-Pol, 1539-1601

Marie de Bourbon-Saint-Pol est née de l'union de François de Bourbon, comte de Saint-Pol, et d'Adrienne d'Estouville. Elle accède au titre de comtesse de Saint-Pol après le décès de son frère. Sa vie matrimoniale commence avec Jean de Bourbon, comte de Soissons, dont elle devient veuve trois ans plus tard, après sa chute à la bataille de Saint-Quentin. En 1560, elle se remarie avec François de Clèves, duc de Nevers. Mais cette union est de courte durée : elle se termine un an plus tard avec la mort du duc. Le 2 juillet 1565, elle unit son destin à celui de Léonor d'Orléans, comte de Neuchâtel. Le décès de son époux plonge la comtesse dans une situation délicate, la confrontant à des responsabilités habituellement réservées aux hommes de son époque. De 1573 à 1601, Marie de Bourbon-Saint-Pol dirige le comté de Neuchâtel. Elle fait preuve d'une compétence remarquable. Reconnue comme une administratrice hors pair et une femme d'affaires perspicace, elle assure la paix et la prospérité de son comté. Sa gouvernance témoigne de son habileté exceptionnelle à évoluer dans un monde dominé par des hommes, faisant d'elle une figure marquante de l'histoire de Neuchâtel.

Fonds d'archives

Fonds Archives seigneuriales, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Henry, Philippe, *Histoire du canton de Neuchâtel*. T. 2, *Le temps de la monarchie : politique, religion et société de la Réforme à la révolution de 1848*, Hauterive : G. Attinger, 2011.

Tilo Frey, 1923-2008

Tilo Frey naît à Maroua, au Cameroun, en 1923, d'un père suisse et d'une mère peule. Ingénieur, Paul Frey travaille au Cameroun au début des années 1920, un pays alors placé sous mandat français. Père et fille s'installent dans le canton de Neuchâtel quand elle a cinq ans. Elle ne reverra sa mère que cinquante ans plus tard, lors d'un voyage. Elle vit d'abord à La Chaux-de-Fonds, puis à Bienne et à Neuchâtel, où elle étudie à l'École normale cantonale, puis à l'École supérieure de commerce. Après un diplôme de professeure de sténographie, elle enseigne de 1943 à 1971 dans cette même école. Dans les années 1960, elle mène une carrière politique chez les radicaux, siège au Conseil général de la Ville de Neuchâtel (1964-1974) qu'elle préside en 1970, ainsi qu'au Grand Conseil (1969-1973). En 1971, lorsque les Suissesses obtiennent le droit de vote et d'éligibilité au niveau fédéral, Tilo Frey compte parmi les onze premières femmes élues au Parlement fédéral. Elle est aussi la première afro-descendante à y siéger.

En 2018, la Ville de Neuchâtel décide de rebaptiser l'espace Louis Agassiz de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel en l'espace Tilo Frey. Elle est ainsi une des premières femmes à se voir attribuer un nom de place ou de rue en ville de Neuchâtel. En outre, le 12 septembre 2023, le tympan du Palais fédéral est inauguré et dévoile une mosaïque du nom de Tilo.

Sources

FAN, 6 juillet 1970.

FAN, 15 octobre 1971.

Le Temps, 7 septembre 2018.

Sur elle (sélection)

Dos Santos Pinto, Jovita, « *Oui, c'est un long chemin* ». *Tilo Frey, erste Schwarze Nationalrätin. Eine Spurensuche in Schweizer Medien (1970-2011)*, Mémoire de master, Université de Zurich, 2014.

Dos Santos Pinto, Jovita, « Tilo Frey : exotisme, oubli collectif et rappel », in : *Revue historique neuchâteloise*, 2020, vol. 157, pp. 175-185.

Jeannin-Jaquet, Isabelle, « Frey, Tilo », in : *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 15.10.2021. <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/006042/2021-10-15/>. Consulté le 18.01.2024.

Elisabeth Hoeter, 1910-1954

Née le 11 novembre 1910 à La Chaux-de-Fonds, Elisabeth Hoeter est une enseignante passionnée et une fervente militante pour les droits des femmes. Après des études à Munich, Cambridge, Paris, débouchant sur une licence ès lettres à l'Université de Neuchâtel en 1934, elle entame une carrière d'enseignante. Elle travaille à la St-George's International School à Clarens et au Gymnase cantonal de Neuchâtel, se spécialisant en français et anglais.

En 1954, elle cofonde la section neuchâteloise des Soroptimist, un mouvement interprofessionnel féminin. Elle en prend la présidence au niveau européen puis international, contribuant à son expansion et à son influence. Parallèlement, elle s'engage dans l'Alliance des sociétés féminines suisses et dans l'Association pour le suffrage féminin dès 1965. La même année, Hoeter devient sous-directrice du Gymnase cantonal de Neuchâtel, une première pour une femme dans le canton. Elle initie également la commission culture jeunesse de l'Institut neuchâtelois. Au-delà de l'âge de la retraite, elle poursuit son engagement politique en tant que conseillère générale pour le Parti libéral et fonde le Cercle libéral féminin, qu'elle préside jusqu'en 1983. Elisabeth Hoeter, décède le 14 mars 2003. Elle reste une figure emblématique de l'émancipation féminine et de l'éducation, laissant un héritage d'engagement et de leadership au service des femmes.

Fonds d'archives

Fonds Association neuchâteloise des femmes universitaires, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Fonds Claire Rosselet, Bibliothèque publique de Neuchâtel.

Sur elle (sélection)

Helle, Pascal, *Une leçon d'espérance : Elisabeth Hoeter (1910-2003)*, Neuchâtel : Alphil, 2022.

Marthe Robert, 1888-1973

Marthe Robert, née en 1888, est une sportive remarquable qui s'est rapidement démarquée dans le monde de la natation en eau libre. Plongée dès son plus jeune âge par ses parents dans les eaux claires du lac de Neuchâtel, elle apprend les rudiments de la natation. Encadrée par son père, un enseignant de natation, et accompagnée de sa sœur aînée, Cécile Robert, elle suit un programme d'entraînement rigoureux, nageant même durant les rudes hivers. Sa persévérance porte ses fruits lorsqu'à l'âge de 16 ans, elle accomplit l'exploit de traverser ce même lac, couvrant une distance de 7,6 kilomètres en seulement 3 heures et 40 minutes. 1906 est une année charnière pour elle. En effet, elle prend part à la Traversée de Paris à la nage, une compétition ardue de 11,6 kilomètres, et se classe dixième. Elle surpasse non seulement de nombreux concurrents masculins, mais remporte également la première place dans la catégorie féminine, devançant sa propre sœur. Par ailleurs, lors d'une course tumultueuse sur le lac de Neuchâtel, Marthe et Cécile sont les deux seules nageuses à atteindre la ligne d'arrivée, démontrant ainsi leur endurance et leur courage. Marthe Robert défie les conventions de l'époque en choisissant des maillots de bain masculins, trouvant les tenues féminines traditionnelles peu pratiques. Elle s'établit aux États-Unis dans les années 1920. À son retour en Suisse en 1950, elle reprend la nage. Décédée en 1973, Marthe Robert est une figure inspirante, non seulement pour ses exploits athlétiques, mais aussi pour son esprit indépendant et libre.

Fonds d'archives

Fonds Jeanne Descombes, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sources

L'Impartial, 23 août 1904.

Le National suisse, 23 août 1904.

L'Express, 13 février 2004.

FAN, 19 juillet 1960.

Savitri Khanolkhar, 1913-1990

Eve Yvonne Maday de Maros naît à Neuchâtel en 1913. Fille d'une mère russe enseignant à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de Genève et d'un professeur de sociologie à l'Université de Genève, originaire de Hongrie (cf. notice de Marthe de Maday), elle devient une spécialiste de la culture hindoue, et se voit confiée la création du Param Vir Chakra, la décoration militaire la plus élevée de l'Inde. Ce parcours inattendu commence sur les rives du lac Léman. La jeune femme âgée de 16 ans, rencontre Vikram Ramji Khanolkhar, un militaire dans l'armée indienne en formation à l'Académie militaire royale de Sandhurst. Malgré les hésitations de sa famille, éprise d'un amour fou pour lui, elle le rejoint en Inde. Après leur mariage en 1932, elle porte le nom de Savitri Bai Khanolkhar. Profondément passionnée par la culture indienne, elle apprend le marathi, l'hindi et le sanskrit, maîtrise la méditation et partage les coutumes locales. Elle devient une spécialiste reconnue de la culture et de la religion hindoue. Le gouvernement indien lui demande de concevoir la plus haute récompense militaire, la Param Vir Chakra. Elle propose une médaille mettant en valeur l'histoire du grand guerrier Shivaji et son épée donnée par la déesse Bhâvanî. Ainsi, la plus haute distinction indienne, décernée depuis 1950, a été créée par une Neuchâteloise d'origine et Indienne de cœur.

Sources :

Fonds Fichier généalogique, Archives de l'État de Neuchâtel.

Sur elle :

The Tribune, 20 juin 1999.

Business Standard India, 20 juillet 2013.

« *Veer Gatha : Stories of Param Vir Chakra Awardees* », NCERT, 18 février 2018.

Marthe de Maday, 1882-1914, et André de Maday, 1877-1958

D'origine russe, née Hentzelt en 1882, Marthe de Maday est pédagogue, poétesse et avocate des droits des femmes. Elle est professeure à l'École des sciences de l'éducation (Institut Jean-Jacques Rousseau) de Genève. Son époux, André de Maday, d'origine hongroise, d'abord professeur de sociologie à Genève, est ensuite nommé professeur extraordinaire de « Législation sociale comparée » à l'Université de Neuchâtel en 1911. C'est dans cette ville qu'en 1914, André de Maday obtient la nationalité suisse. En 1921, il est doyen de la Faculté de droit. Le couple milite pour le suffrage féminin et se passionne pour la condition féminine, rédigeant des articles pour *Le Mouvement féministe*. Ils publient *Le droit des femmes au travail ; étude sociologique* en 1905, encourageant l'accès au travail féminin. Marthe et André font paraître plusieurs ouvrages, essais et articles. Le couple y développe de manière percutante ses arguments en faveur du suffrage féminin. Par exemple, Marthe soulève brillamment la question de l'amour maternel, auquel elle consacre un livre. Leurs publications traitent de multiples sujets: questions sociales, législation ouvrière, travail à domicile, assurance maternité, conventions internationales du travail, pacifisme, droits des femmes.

Sources

FAN, 7 juillet 1914.

FAN, 8 juillet 1914.

Sur elle (sélection)

Bürkler, Sylvia, « Die Genfer Frauenrechtlerinnen zu Beginn des 20. Jahrhunderts und ihre Beteiligung am Bildungsdiskurs », in : *Ökonomien der Geschlechter*, Leverkusen : Verlag Barbara Budrich, 2007, pp. 125-140.